BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

APOLLON

MENTOR.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY

BIBLIOTECA NAZ
RCMA
VITTORIO EMANUELE

Tumbler inv. Flipart Sculp.

BIBLIOTECA
VIA
Gio. EMANUELE

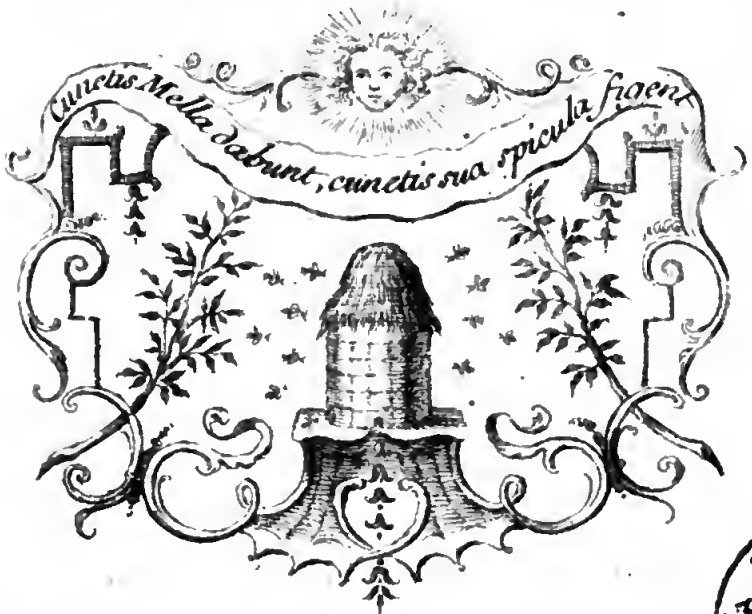
A. Humblot inv. *Elipart Sculp.*

APOLLON MENTOR, OU LE TELEMAQUE MODERNE.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

PREMIERE PARTIE.

Enrichi de Figures en Taille-douce.



A LONDRES,

M. DCC. XLVIII.

MILTON.

EPISTLE

TO

DANIEL SCOTT,

ESQ.

A Humblot inv. *A. Mauconduit Sculp*

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

PREFACE.

IL faut ſe conformer à l'uſage, tout Livre exige ſa Préface, je dois en faire une en un mot, dès que je mets mon Télémaque au jour. L'emploirai-je à demander

grace au Lecteur, ou à refuter par avance, des critiques qui ne paraîtront peut-être jamais ? Ce ſeroit favoriſer l'abus journalier, qui s'introduit dans les Préfaces : préviendrai-je les objections, qu'on pourroit me faire ſur ma fiction ? Ce ſeroit faire tort aux Auteurs qui pourront les faire, & qui ſeroient fâchés de n'avoir plus rien à dire. Il vaut donc mieux, pour contenter tout le monde, avertir ceux qui pourroient s'offenſer d'un Livre qui critique leurs dé-

fauts, que ce n'eſt point par envie qu'on s'eſt oppoſé à leur ſuccès ; ils doivent ſçavoir qu'ils ne méritent point qu'on en ſoit jaloux, au contraire, on ſeroit fâché qu'ils rampaſſent toujours ; on a donc voulu leur donner les moyens de s'élever en leur montrant le ridicule de leurs Ouvrages : c'eſt là le ſeul but de mes critiques.

Je crois avoir gardé, toujours, une juſte modération dans tout ce que j'ai fait dire aux Muſes à leur ſujet ; je ne

ſuis point tombé, dans les excès monſtrueux de ces génies cauſtiques que j'ai blâmé moi-même, je n'ai raillé que des Auteurs qui font tort au bon goût, & j'ai toujours rendu juſtice au mérite. Après cela, qu'ils m'accuſent d'orgueil, pour avoir oſé monter ſur le Parnaſſe, qu'ils inſultent à mes Vers, ou qu'ils badinent ma Proſe, c'eſt un droit que je ne leur diſpute point. J'avertis ſeulement les Lecteurs ſenſés, & raiſonnables, qui pourroient ſe laiſſer ſurprendre, par quel-

ques-uns de ces Satyriques intéreſſés, que j'ai crû dans le cours de mon Livre, me juſtifier aſſez du titre d'orgueilleux qu'on pourroit me donner, ſi je n'avois pas pris ſoin d'expoſer dans cet Ouvrage, les motifs qui ont engagé Apollon à me favoriſer, & qui ne ſont pas favorables à l'amour propre, qu'on pourroit encore m'imputer.

On ſera peut-être ſurpris de voir les noms de Chapelain, de Liniére, & de Pradon, mais la même raiſon qui m'a

engagé à louer Deſpreaux, & Racine, m'a déterminé à lancer encore quelques traits contre leurs ennemis, qui, probablement, n'auront point de défenſeurs. On ſçait d'ailleurs qu'on voit ſouvent de nos jours des Chapelains, & des Pradons; ainſi comme je n'ai déſigné perſonne dans mes critiques, les traits que j'ai lancés ſur les Anciens, pourront retomber ſur les Modernes.

Après cette déclaration préciſe, je finis en dédiant mon Livre à tous les Parti-

ſans du bon ſens, & de la raiſon qui ſont en France ; ce ſera beaucoup d'honneur pour moi, s'ils acceptent mon hommage ; s'ils le refuſent, je le renvoye aux Auteurs du Paralléle de la Henriade (*a*), & du Génie Ombre, qui peut-être plutôt que de ſe fâcher, l'accepteront, quoiqu'en grondant : il faut s'attendre à tout dans la vie.

REMARQUE.

(*a*) Deux Libelles faits contre M. de Voltaire. L'horreur qu'on doit avoir contre ces ſortes d'Ouvrages, doit permettre de les déſigner avec mépris.

AVIS AU LECTEUR.

ON ſe formaliſera peut-être, de voir qu'à l'exemple de M. de Voltaire, j'ai voulu décrire un Temple qui ne doit être connu qu'aux grands Hommes; mais qu'on ſonge, du moins, que par modeſtie, je n'ai fait le chemin qu'à pied, & que M. de Voltaire l'a fait en caroſſe. (a)

Si fueris Cenſor, primò te crimine purga.
Ovid.

REMARQUE.

(*a*) Dans le Caroſſe de M. le Cardinal de Polignac.

A.Humblot inv. *A.Maisonneuve Sculp*

L'APOLLON MENTOR,

OU

LE TELEMAQUE MODERNE.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

PREMIERE PARTIE.

JE ſongeois à me dévouer à Phébus, déja j'allois augmenter le nombre de ceux qu'il daigne inſpirer, les attraits de la Poëſie

m'invitoient à le ſuivre, mon inclination naturelle m'y portoit, déja même je m'étois exercé ſur des matieres plus ou moins ſérieuſes.

J'eſpérois beaucoup du goût que j'avois toujours pris à la lecture de nos meilleurs Poëtes, & du dégoût que m'avoient inſpiré ces Auteurs mépriſables qui furent jadis les victimes de la cenſure, & que je n'avois lûs que pour reconnoître toutes les beautés des premiers par le paralléle que j'en faiſois avec les autres.

Tout ſembloit me rire ; j'avois déja choiſi un Héros digne de l'encens de tout l'univers, j'avois oſé le ſuivre aux champs de Fonte-

noi, (a) où réuniſſant tous ſes triomphes, j'avois fait un Poëme abrégé ſur ſes conquêtes.

Quelque ardeur que j'euſſe de voir paraître des vers où mon cœur rendoit un faible hommage au plus grand des Rois, la prudence me retint & ne permit pas que je viſſe confondre mon ouvrage dans la foule prodigieuſe d'écrits, que l'ardeur de louer leur maître avoit inſpiré à tant de Poëtes, qui la plûpart trop faibles pour de tels eſſais, étoient morts en naiſſant.

REMARQUE.

(a) J'ai fait un Poëme abrégé ſur les Victoires du Roi, je l'ai placé ſur la fin de cet ouvrage, il n'a point encore été imprimé.

On ne vit donc point des vers qui ayant pour objet les victoires du Roy, ſembloient ne devoir jamais finir, & où j'étois obligé d'ajouter tous les jours quelques nouveaux triomphes; mes efforts proportionnés à mon âge, ne me permettant point de ſuivre un Héros infatigable, fatigué d'un travail que je crus au-deſſus de mes forces, d'autres ſujets moins glorieux mais plus faciles ſe préſenterent à mon eſprit; (*a*) une Satyre ſur les mœurs du ſiécle fut le premier fruit de mon caprice, j'y ajoutai bientôt après un eſſai ſur la Religion, &

REMARQUE.

(*a*) On verra ce recueil à la fin de ce volume, ou bientôt après ſon impreſſion.

quelques Poëſies enjouées couronnerent mes travaux de trois mois.

L'amour-propre ſi naturel aux Poëtes, me promettoit déja un rang ſur le Parnaſſe, je me croyois Auteur, ce titre auquel tant de monde aſpire par des voies ſi différentes, flattoit mon ambition, rempli de mille projets pompeux je ſongeois déja au Théâtre, (*a*) triſte écueil de la plûpart des beaux Eſprits, quand une nuit en proie à ces réfléxions bizarres, je crus voir Apollon, ou plûtôt je le vis en effet; les Dieux ſe plaiſent à ſe manifeſter quelquefois aux hommes

REMARQUE.

(*a*) L'Auteur travaille à une Tragédie.

pour les corriger de leurs erreurs. Je reconnus ce Dieu à la douce harmonie de ſa voix, il tenoit en ſa main cette lyre ſi chére aux beaux Eſprits, & ſi fatale aux Midas du ſiécle, il ſembloit me préſenter un livre ou je lûs ces terribles paroles...

C'eſt en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'art des Vers atteindre la hauteur,
. . . . . .
. . . . . .
S'il n'eſt pas convaincu que ſur le Mont ſacré
Qui ne vole au ſommet tombe au plus bas degré.... &c. *Boileau.*

A ces mots je commençai à ſentir plus vivement la préſence du Dieu, une ſueur froide me glaça, tous mes projets s'évanouirent,

& confus d'une leçon ſi contraire à mes réfléxions précédentes, tous mes vers me parurent faibles & languiſſans. Contraint d'être humble malgré moi, à peine oſai-je enviſager ce Dieu que ces paroles m'avoient rendu ſi terrible, que déja je ſongeois à éviter ſa préſence, quand j'apperçus qu'il penétroit dans mes idées. Il s'approcha plus près de moi, & me tendant une main ſecourable, ſuivez-moi, me dit-il, banniſſez cette frayeur indigne de vous, je veux vous donner une juſte idée de ce Mont fameux ou vous aſpirez depuis longtems, elle ne s'acquiert que par les travaux, mais ſongez que ce n'eſt qu'aux Athlétes faibles & énervés

à craindre un combat qui pourroit, moyennant quelques efforts, les couvrir de gloire.

A ces mots mes esprits agités se calmerent, mon trouble se dissipa, & charmé de la faveur du Dieu je lui fis un court remerciment qui me parut être en vers, mais dont je n'ai plus qu'une idée confuse. Je ne balançai pas à le suivre; la lumiere qui l'environne toujours me servit longtems de guide dans un chemin étroit & épineux qui commençoit à me rebuter, quand le Dieu qui jusqu'alors avoit gardé le silence, m'invita à une conversation familiere, telle que je la désirois. Les charmes de la sienne eurent bientôt dissipé mes ennuis; il

m'ordonna

m'ordonna de bannir de mes diſcours ces phraſes ſurchargées, ces termes précieux, & empoulés ſur leſquels l'ignorance prend plaiſir à ſe pavanner, enfin il voulut que dans un dialogue familier, je lui exprimaſſe mes penſées au naturel.

Fuyez l'affecté, me dit-il, c'eſt le propre des génies médiocres, & ſuperficiels. Ils n'ont pas par eux-mêmes dequoi plaire, ils étalent aux yeux du Public des parures qui ſemblent cacher leur indigence, mais ces ornemens étrangers me la découvrent toujours.

Le Naturel ſeul me plaît, tous ceux que j'inſpire le ſçavent, mais tous ſemblent le méconnaître. Les uns confondent la nature avec

l'artifice, d'autres penſent devenir naturels en affectant de l'être, tous en général s'en écartent ou par prévention, ou par ignorance. Ils préferent (*a*) ſans s'en appercevoir, le faux éclat du verre ſujet à s'obſcurcir, au brillant ſombre mais durable d'un diamant qui ſe polit par l'uſage.

Fuyez, je vous le repéte enco-

REMARQUE.

(*a*) J'ai toujours remarqué dans tous les Spectacles qu'une penſée recherchée fait plus d'impreſſion ſur les eſprits, qu'un trait naturel que les Connaiſſeurs ſeuls diſtinguent. Le naturel enchante, & ne ſurprend jamais; l'affecté ſurprend toujours: c'eſt peut-être ce qui a fait applaudir de nos jours à l'Aſtrate de Quinaut, qu'on avoit remis au Théâtre.

re, une erreur que le goût de votre nation ſemble autoriſer. Le naturel ſeul immortaliſe ces Auteurs que la France admire aujourd'hui, lui ſeul peut vous immortaliſer. Comparez la Henriade (*a*) à la Pharſale, (*b*) les Graces de Voiture au ſtile froid de Benſerade, les Comiques anciens aux modernes, les Poëmes des Racines & des Corneilles à la plûpart des Tragédies du ſiécle, & dans tous ces premiers reconnaiſſez des modéles pour vous dans tous les genres. Ne croyez

REMARQUES.

(*a*) Poëme de M. de Voltaire.

(*b*) La Pharſale de Lucain, traduite par Brébœuf.

point pouvoir les ſurpaſſer en beauté, (a) mais évitez s'il ſe peut encore par plus d'exactitude & de juſteſſe, les imperfections légéres qu'on remarque dans leurs Ouvrages.

Je ſuis bien éloigné, continua-t-il, de protéger ces Critiques ridicules que votre Nation produit tous les jours, & qui ſemblent ne combattre une Piéce que parce qu'elle a eu du ſuccès. Déteſtez ces Cenſeurs pointilleux qui ſe croyent en droit, ſur quelques

REMARQUE.

(a) Les Modernes peuvent ſurpaſſer les Anciens en exactitude, & en juſteſſe; mais il n'eſt pas préſumable qu'ils les ſurpaſſeront jamais en beautés.

fautes légéres, de déchirer une Piéce dont le ſuccès m'a ſouvent intereſſé. Leurs génies ſemblent ſe borner à ſouiller de leurs critiques les meilleurs Ouvrages, & à y découvrir des défauts qui pourroient les immortaliſer eux-mêmes.

Aimez la ſatyre, mais non pas celle qui ſe deshonore en même tems que ſon auteur; une douleur naturelle à la vûë du triomphe du mauvais goût doit être le ſeul motif qui vous arme de ſes traits; ils ſont utiles alors à ceux même qui y ſont en but. Imitez Deſpreaux, (a) il fut tour à tour le vangeur

REMARQUE.

(a) Deſpreaux, tout ennemi qu'il étoit des panégyriſtes, a fait lui-même

de la raiſon, & l'admirateur du mérite. Auſſi judicieux que mordant il fit admirer les Poëmes des Corneilles, & des Racines en y oppoſant ceux des Pradons, & des Scuderis. La même plume qui deſabuſa les peuples éblouis du ſtile incompréhenſible de Chapelain, ſçut rendre juſtice au naturel de Moliére, & de ſes Imitateurs. Ce fut aux ſoins de ce ſévere Ariſtarque que la France fut redevable, non ſeulement du décri général où ſont tombés ces Auteurs qui la deſhonoroient, mais même des efforts de ces Poëtes fameux qui

REMARQUE.

les éloges de Racine, & de Moliére.... V. la Satyre 2e. & l'Epitre 9e.

m'ont forcé de quitter l'Italie pour venir habiter parmi vous...

Un paradoxe auſſi ſingulier me parut avoir beſoin de preuves. Quoi, lui dis-je, (réfléchiſſant qu'il m'étoit permis d'objecter & de m'inſtruire) la critique, loin d'être contraire aux beaux Arts, contribueroit à leur acquerir l'eſtime qui leur eſt dûë ? j'avois toujours crû qu'elle n'étoit propre qu'à rebuter les Auteurs, d'un travail qui les expoſe aux froides railleries d'un Satyrique prévenu, ou d'un ignorant Petit-Maitre.

Vous ne diſtinguiez pas, me répondit le Dieu, la Satyre dont le jugement ſeul eſt l'appui, d'avec celle qui n'eſt fondée que ſur

une prévention maligne & ridicule. Vous êtes dans l'erreur qu'un Auteur moderne a combattu dans un discours sur la parodie. (a)

» La Satyre ne crée point de ri» dicules dans un ouvrage ; elle les fait appercevoir pour les corriger, & par une conséquence nécessaire elle fait valoir les beautés d'une Piéce en les opposant à ses défauts.

Jamais la crainte d'un Censeur redoutable ne glaça les esprits du

REMARQUE.

(a) M. Riccoboni du Théâtre Italien, Auteur de la Parodie du Prince de Surese, dans le discours qui la précéde : ce sont ses paroles.

siécle

ſiécle paſſé. (a) L'eſpérance d'en être loué les auroit plûtôt excité à mériter ſes éloges par leurs travaux, qu'à s'attirer les ſuffrages d'une cabale mépriſable par des Ouvrages dignes d'elle. Déſabuſez-vous donc, continua-t-il, il y

REMARQUE.

(a) La crainte des Satyres de Boileau, qui paſſoit pour l'ennemi de tous les Auteurs, n'a point empêché Racine, Moliére, & tant d'autres de ſon ſiécle, de s'immortaliſer par leurs Ecrits. J'oſe même dire que l'eſpérance d'en être applaudi les auroit engagé à mériter ſes éloges par leurs travaux. On ſe fait toujours gloire d'être loué par un homme judicieux, ſenſé, & raiſonnable; on mépriſe au contraire les applaudiſſemens des génies médiocres.

a des occaſions, où l'amour-propre eſt plus flatté par le témoignage favorable d'un Critique reſpecté par ſes talens, que par les applaudiſſemens injurieux d'une foule de génies médiocres, dans le tems même qu'ils paraiſſent dominer.

Ce fut par les éloges d'un petit nombre de Partiſans judicieux, que l'Auteur de Phédre, ſe crut aſſez vangé des louanges que la cabale prodiguoit à la Piéce de ſon Rival *, qui s'étonnoit d'un accueil dont il étoit indigne.

Soyez perſuadé que la Satyre eſt le ſoutien du bon goût, elle excite entre les Auteurs une émulation, dont les ſuites ſont toujours avantageuſes.

* Pradon.

J'en ai fait voir un exemple dans le ſiécle de Deſpreaux, qui s'attira l'admiration des grands Hommes, dans le tems même qu'il critiquoit leurs défauts.

Profitez de cet exemple. Que jamais la prévention, ou la malignité ne vous guident dans vos jugemens. Aimez vous-même la cenſure, mais ne vous y adonnez jamais, que quand vous ſentirez ma préſence. Je n'inſpire jamais ceux à qui l'envie dicte des Satyres; mais je favoriſe toujours ceux qui n'ont d'autre but que la ruine du mauvais goût, & le triomphe des beaux Arts. Ceux-ci tendent uniquement à conſerver, ce que les autres ne peuvent

qu'abolir ; les premiers ſont l'horreur de la Société, les derniers ſont l'effroi des Sots, & les délices des Dieux dont ils ſoutiennent la gloire.

C'eſt par de ſemblables diſcours, que le Dieu daignoit me tracer les chemins qui conduiſent un Poëte à la gloire. Il me faiſoit connaître la différence qu'on doit faire des graces empruntées, & de celles qui ſe doivent à la nature, des Zoïles, & des Ariſtarques, quand je m'apperçus que nous commencions à quitter ce chemin, dont la longueur avoit paru nous ſuivre. Je me trouvai dans une campagne ſpacieuſe & agréable, l'air qu'on y reſpiroit, étoit pur & ſe-

rain, les mirtes & les lauriers ſembloient croître ſous nos pas, mille oiſeaux aimables habitans de ces lieux, célébroient dans leurs doux concerts les plaiſirs que l'amour prodigue à toute la nature ; enfin je me crus tranſporté dans ces lieux charmans...

Où jadis les humains dans les tems (*a*) fortunés
Du monde encor dans ſa naiſſance
Sembloient pour jamais deſtinés
Aux doux plaiſirs de l'innocence,

REMARQUE.

(*a*) Pendant le ſiécle d'or ; Ovide fait une charmante peinture des mœurs, de l'innocence, & du bonheur qui la ſuivit, dans ces tems heureux, où les Mortels ſe bornoient uniquement à ſes plaiſirs.

Quand à ſes ſeuls déſirs bornés,
Plus ardens par la jouiſſance,
De biens en foule environnés,
Au ſein d'une heureuſe abondance,
Nos Ayeux, à l'amour s'immoloient dès l'enfance.

A cet aſpect flatteur ne pouvant contenir ma joie ; ciel ! mécriai-je, quels Mortels ſont aſſez heureux pour habiter ces lieux charmans ? quelle route peut y conduire ? & de quelle vertu ſont-ils la récompenſe ? De l'amour de la gloire, répondit Apollon. Ces lieux ſont habités par un petit nombre de Mortels, mais ce n'eſt pas là le but où vous devez aſpirer encore.

Tous les Poëtes aſpirent au Parnaſſe, la plûpart à l'aſpect du che-

min dont vous ſortez, n'ont pas eu le courage d'entrer dans la carriére. D'autres moins timides ont crû, même en dépit de moi, pouvoir y courir, & s'y diſtinguer ; leurs forces ſe ſont bientôt évanouies, & leur chûte m'a vangé de leur préſomption.

Ceux que vous voyez ici, ſont d'heureux génies que j'inſpirai, mais qui trop timides ou trop faibles, n'ont point oſé profiter de leurs avantages. Ce ſont ces Auteurs négligés, dont l'imagination trop vive ne s'eſt jamais aſſervie aux régles de l'Art. Les graces naïves, mais irréguliéres de leurs écrits ont ſçu plaire à ceux même qui les critiquent. Ils ont préféré ces

approbations paſſagéres à des lauriers qu'il leur auroit fallu moiſſonner, & contens de leurs mirtes, ils ont négligé une gloire que l'exactitude ſeule a droit d'acquérir.

Cependant un charme ſecret ſembloit m'attacher à ces lieux, j'eus même quelqu'envie d'y fixer mon ſéjour, les diſcours du Dieu m'entraînoient ſans me perſuader, je voulois lui répondre par des objections qui me ſembloient victorieuſes. Il s'apperçut de mon trouble. Je voi, me dit-il, que mes paroles n'ont fait qu'une légére impreſſion ſur votre eſprit. Vous vous laiſſez ſéduire par l'erreur commune. Elle préfére dans un Auteur je ne ſçai quels agrémens

négligés

négligés, à des beautés accomplies qui lui paraiſſent moins naturelles. C'eſt ce préjugé qui vous abuſe; on ſe croit incapable d'atteindre au parfait, on l'enviſage de loin ſans oſer y prétendre. Beaucoup ſe laiſſent ſéduire par ces apparences, ils tombent dans l'inconvénient de ces jeunes Voluptueux qui préférent l'irrégularité piquante d'une Coquette, aux attraits réguliers d'une Beauté accomplie. Fuyez un écueil qui tout ſéduiſant qu'il paraît, n'en eſt pas moins dangereux.

Penſez-vous que jamais Voltaire (*a*) eût acquis la réputa-

REMARQUE.

(*a*) M. de Voltaire s'étoit d'abord adon-

tion qui l'a mis au-deſſus de ſes rivaux, ſi toujours ſur les traces de Chaulieu (*a*) & de Chapelle, il ſe fût borné à des Poëſies libres & enjouées, & ſi Auteur de l'Epître à la jeune Sallé, il n'eût jamais mis au jour la Henriade, & Brutus? (*b*)

Banniſſez de votre eſprit un préjugé qui m'offenſe... Je croirois vous faire injure de vous en dire

REMARQUES.

né aux Poëſies libres; on voit quelques-unes de ces Piéces à la ſuite de ſa Henriade, dans l'édition d'Amſterdam; on voit, dans ce recueil, l'Epître à la jeune Sallé, Actrice Françaiſe.

(*a*) Poëtes aimables, mais trop négligés.

(*b*) Brutus Tragédie.

plus ſur cet article, continua le Dieu qui me parut prêt à s'irriter... Non, lui répondis-je, puiſque vous daignez me ſervir de guide, j'oſe aſpirer à une gloire ſupérieure à celle de ces heureux génies: leur trop de facilité a mis obſtacle à leur élévation... Ils ſont aimables, pardonnez le déſir involontaire.... Je vous pardonne, me répondit Apollon, un Mortel eſt ſujet à l'erreur, mais il s'approche des Dieux quand il ſçait ou l'éviter, ou la combattre. Pour effacer dans votre eſprit juſqu'aux traces d'un déſir ſi contraire à votre gloire, ſuivez-moi, je veux vous perſuader.

A ces mots je m'approchai de

quelques Poëtes ſur qui j'avois fixé les yeux, en avançant dans leur ſéjour, ils me parurent au premier abord vifs, aimables, enjoués; enfin....

Autour d'eux les jeux, & les ris (a)
Voltigeoient d'une aîle légére,
Avec un des Dieux de Cypris,
Ils s'égayoient ſur la fougére.
L'un aſſis près de ſa Bergére,
De ſa flamme exigeoit le prix,

(a) Tous les Ouvrages de ces Auteurs ſe réduiſent à quelques déclarations d'amour ingénieuſes, à un petit nombre de chanſons ou bacchiques, ou amoureuſes; enfin à quelques éclogues, & tels autres contes, qui n'ont pour la plûpart qu'un tour naturel, & délicat qui les fait eſtimer.... On ſuppoſe que leurs occupations ſont les mêmes, dans ce ſéjour.

L'autre ſembloit faire un myſtére
Du feu dont il étoit épris,
Et par un apparent mépris,
Trop aſſuré du don de plaire,
Il enflammoit ſa Lycoris,
Dont il méritoit la colére.
Enfin de pampres couronnés,
D'autres prenoient plaiſir à boire,
Et par l'Amour abandonnés,
De Bacchus ils chantoient la gloire.

Tout reſpiroit dans ces lieux la joie & les plaiſirs. Mon ame agréablement flattée de ce ſpectacle, regrettoit déja ſes préjugés, quand nous nous trouvâmes au milieu d'eux. Ils ſe levérent tous à l'aſpect d'Apollon, qui les favoriſa d'un ſourire gracieux, dont ils parurent ſi ſatisfaits, qu'ils reprirent auſſitôt leur premier enjoûment.

Ils nous invitérent à nous repoſer ſur des lits de gazon que les amours avoient formés. Je ne balançai pas à ſouſcrire à leurs preſſantes invitations. Par complaiſance pour moi, le Dieu qui avoit ſon but, daigna s'aſſeoir à mes côtés : j'apperçus quelques-uns d'entr'eux, qui ſembloient profiter de ſa préſence pour retoucher à leurs Ouvrages, & dans ce nombre. . . .

Le front orné d'un mirte verd,
Yvre de ſa ſage indolence,
L'élégant Auteur du Vert-vert (*a*)
Sembloit louer ſa négligence,

REMARQUE.

(*a*) M. Greſſet. On peut dire que ſon Vert-vert, ſa Chartreuſe, & quelques autres de ſes Piéces, celles même, où il

Et pour ſon Edouard plein d'un juſte mépris,
Il retranchoit de ſes Ecrits

REMARQUE.

fait l'apologie de ſa négligence, ſont autant de chef-d'œuvres. Son Lutrin vivant convenoit mieux à la plume de Scarron, qu'à la ſienne. Il y a de beaux morceaux dans Edouard, mais ils n'approchent pas de la perfection ; j'avouë cependant que je n'avois pas lû ſon Méchant, & quelques autres de ſes Piéces, lorſque je l'ai placé dans ce ſéjour. Je lui ai rendu la Juſtice qui lui eſt dûë à la fin de cet Ouvrage.....

Il y a beaucoup d'Auteurs, dans ce ſiécle, qui ſeroient capables d'égaler les plus fameux ; mais ils négligent leurs talents, le travail les effraye, ils ſe contentent d'exercer leur génie ſur quelques bagatelles frivoles ; quelquefois leurs Ecrits meurent avant eux.

Quelques Epîtres létargiques,
Dont en ſecret il rougiſſoit,
Et ſans dépit il effaçoit
Son Lutrin & ſes Bucoliques.

D'autres échauffés par la préſence du Dieu formoient des deſſeins de le ſuivre au Parnaſſe. Apollon qui protége tous ceux qui cherchent à s'ériger des trophées dans le Temple de mémoire, les excitoit à le ſuivre; mais bientôt en proie à leur premiére indolence, effrayés de l'idée d'un travail glorieux, ils regrettoient déja un ſéjour qui fixoit tous leurs déſirs. Enyvrés d'une idée de gloire proportionnée à leur ambition, ils s'applaudiſſoient entre eux de leur félicité imaginaire, que déja

je

je ne leur enviois plus...

Je remarquai dans leur converſation des penſées délicates, & ingénieuſes, qui me charmérent. Ils ſe laiſſoient emporter par la vivacité de leur imagination, qui leur préſentoit mille objets différents ſous un même point de vûë. Leurs diſcours n'étoient point ſuivis, le caprice ſeul leur ſervoit de regle, & ſans ſe contraindre ils s'égayoient ſur tous les ſujets qui ſe préſentoient à leurs eſprits. L'un s'occupoit à écrire ſa penſée, & pour la rendre plus au naturel, il ſacrifioit à ſon étenduë le repos, la céſure, & la rime. Ses vers négligés, & ſans force ne lui coutoient que la peine d'imaginer &

d'écrire. L'autre plus correct dans lexpreſſion, mais moins exact dans la penſée, traçoit avec peine ſur le papier des riens, & des bagatelles, qui ſembloient être les ſeuls mobiles de ſon jugement. A tous, enfin, il manquoit cette heureuſe énergie qui diſtingue le vrai Poëte du Rimeur vain, & ſuperficiel.

Je vis encore aſſez près de moi quelques Voluptueux aimables, qui dans le ſein de l'abondance ſe repaiſſoient d'idées vagues & ſéduiſantes. Ils ſe les communiquoient les uns aux autres, la Bizarrerie faiſoit leur principal agrément, leurs Ecrits ſe réduiſoient à quelques declarations d'amour adreſſées aux Camilles, aux Mo-

nimes, aux Zaïres, aux Zénobies Françaiſes. J'en remarquai un entr'autres qui écrivoit une lettre, & qui par ſon air riant me parut content de ſon ouvrage ; la curioſité me guida vers lui, je le priai un peu indiſcrettement de me faire part de ſes ſecrets ; Il fit d'abord quelques difficultés, plutôt pour m'engager à le preſſer, que dans l'intention de me refuſer ; je le preſſai, il ſe rendit. Sa lettre s'adreſſoit à Mlle G..... elle étoit en vers, & quoique compoſée d'hémiſtiches connus, le tour m'en parut propre à donner une idée des Ouvrages que je viens de caractériſer. Elle étoit conçuë en ces termes....

Trop timide avec vous pour rompre le ſilence,
Trop amoureux pour le garder,
Pardonnez à l'amour témoin de ma conſtance,
L'aveu qu'il me fait haſarder.
Dès l'inſtant que je vis vos charmes,
Suprême Arbitre de mon cœur,
Contraint de leur rendre les armes,
J'applaudiſſois à mon ardeur;
Mais dans un ſilence timide,
N'oſant vous découvrir mes feux,
L'Amour ſeul me ſervoit de guide,
J'attendois un moment heureux:
Mais enfin je n'ai pû me taire,
Duſſiez-vous même me haïr,
Je ne puis plus faire un myſtére
D'un feu qui doit ſe découvrir.
Oui, belle G..... je vous adore,
Duſſiez-vous vous mettre en courroux,
Permettez-moi du moins encore
De répéter un mot ſi doux.

Vous voir ſouvent, c'eſt tout mon crime,
L'ai-je pû ſans vous adorer ? . . .
Plaignez du moins votre victime,
Et permettez-lui d'eſpérer.

Je ris de bon cœur de la ſottiſe du Perſonnage, qui avec une phiſionomie diſgracieuſe, & preſque ſexagénaire eſpéroit plus de ces fadaiſes, qu'un jeune homme ne doit préſumer de ſes graces & de ſa vigueur. Il prit mes ris pour des applaudiſſemens, & content de ſes ſuccès, il plia ſa lettre, & me pria de faire attention que ces vers n'étoient que l'ouvrage d'un moment. Je lui promis de m'en reſſouvenir, & je rejoignis Apollon, qui me parut s'ennuyer dans un ſéjour, où à peine on lui rendoit

hommage, & qui ſembloit être dévoué à la nonchalance mélancolique des Auteurs d'Opéra modernes.

Je dis qu'Apollon me parut s'ennuyer, les Dieux ne ſont point ſuſceptibles d'ennui; mais ſouvent ſous l'apparence des paſſions humaines, ils manifeſtent leurs volontés aux hommes, qui réglent leurs actions ſur ce qui frappe leur ſens (régle néanmoins qui les expoſe tous les jours à des erreurs groſſiéres.) Peut-être le Dieu me parut-il s'ennuyer, parce que ces lieux commençoient à me paraître moins aimables.

Quoi, me diſois-je à moi-même, je me bornerois ici, moi,

qui par la protection du Dieu qui daigne me guider, pourrois aſpirer à la gloire de ces Poëtes fameux que j'admire tous les jours? Ne mériterois-je point qu'Apollon irrité contre moi, me privât du peu de talens dont je lui ſuis redevable? Ne me puniroit-il point d'avoir ſi mal profité du ſoin particulier qu'il a pris de m'inſtruire? Oui, ſans doute je ſerois ingrat ſi je ne ſçavois point reconnaître des bienfaits que les Dieux ne prodiguent pas, & par là même je mériterois d'en être privé pour jamais.

Je faiſois ces réfléxions, l'ennui commençoit à m'accabler, quand le Dieu qui voyoit avec

plaiſir mon trouble ſecret, me dit ; vous me paraiſſez triſte ... Que ſont devenus ces tranſports de joie qui éclatoient malgré vous, quand je vous ai permis de me ſuivre dans ces lieux ? vous y étiez entraîné par un penchant ſecret qu'en vain vous avez voulu me cacher ...

Ah ! grand Dieu, lui répondis-je, l'ambition de l'homme ne lui permet pas d'être heureux. A peine a-t-il joui de quelques plaiſirs qu'il en deſire d'autres, ou qu'il s'en figure de plus grands, dans les endroits même où il pourroit fixer l'époque de ſes malheurs, & de ſa honte. Son imagination toujours fertile à le tourmenter

par

par des chiméres ſans fondement, lui fait quitter en dépit de ſa raiſon, les biens où peut-être il auroit dû ſe borner. Je me croyois, il y a quelques inſtans, au comble de mes vœux, & tout ici me paraît inſipide. Je me reproche déja les momens que j'ai paſſés dans des lieux, dont je ne croyois jamais ſortir. J'aſpire au Parnaſſe où votre aide me promet des lauriers; mais me protégerez-vous toujours?

N'en doutez pas, me dit le Dieu avec un ſourire aimable, ſi vous profitez des ſages avis des Muſes, & ſi vous n'oubliez pas les miens, vos vœux ſeront remplis, & votre ambition ſera ſatisfaite. Je vous

en dirai davantage encore ; mais quittons ces Auteurs que ma préſence importune, & venez gouter des plaiſirs qui diſſiperont l'ennui que j'entrevois dans vos réfléxions Philoſophiques.

Jobéïs aux ordres d'Apollon, je ſaluai tous ces Auteurs qui commençoient à me glacer. Ils parurent plus ſatisfaits des applaudiſſemens que je leur avois prodigués, dans mes premiers tranſports, que des adieux que je leur fis. Cependant ils ſe diſpoſoient à nous conduire, Apollon le leur défendit, ils obéïrent ſans peine, & nous virent partir ſans regret.

Ma joie ſembloit renaître à meſure que j'approchai du Par-

naſſe, ſurpris d'un changement ſi prompt, que je ſuis différent de moi-même ! m'écriai-je, ma joie qui ſembloit croître à meſure que je m'avançois dans cette habitation, ſemble s'augmenter à meſure que je m'en éloigne.. Vous ne devez pas en être ſurpris, me répondit le Dieu, vous regretteriez encore ce ſéjour, ſi moins favorable en apparence, à vos préjugés, je vous en euſſe arraché avec violence. Bien des génies ſe font gloire d'y parvenir, & j'avoue qu'il *y en a entre eux* avec qui je me plais; mais quelquefois ma préſence les gêne, & je les quitte.

Ils vous ont paru aimables au

premier aſpect, ils ont tous un je ne ſçai quoi qui ſéduit ; mais dès que vous vous en êtes approché de plus près, & que leurs écrits vous ſont devenus familiers, vous y avez remarqué des fautes dont vous ne vous étiez point apperçu à une certaine diſtance. Vous avez reconnu le faux de leur expreſſion, l'irrégularité de leurs traits ; enfin vous avez mépriſé le clinquant qui vous éblouiſſoit.

Ce n'eſt pas que leurs défauts vous ayent fait méconnaître les Beautés qui vous avoient frappé du premier coup d'œil ; votre eſprit judicieux les a toujours diſtinguées ; mais elles ne ſe ſont pas

fait ſentir avec le même avantage qui vous avoit prévenu, & trop d'ombres ont affoibli leur éclat à vos yeux.

La bonté d'un Ouvrage conſiſte dans les penſées qu'il renferme; mais combien ne voit-on pas d'Ecrits paſſer tous les jours, à la faveur de l'expreſſion & du ſtile? combien ne voit-on pas, au contraire, de vers faibles qui contiennent dans leur meſure imparfaite, des beautés que l'œil du Lecteur a peine à diſtinguer, & que ſouvent il mépriſe. Une idée aſſujettie aux régles de l'Art par un Auteur qui écrit avec juſteſſe, acquiert dans ſes Ouvrages des graces qu'elle perd dans ceux d'un

Poëte, qui bravant toutes les régles établies par le bon goût, l'exprime comme il l'a conçuë. On pourroit regarder l'une comme un diamant enchâſſé dans un métal qui ternit ſon éclat, & comparer l'autre à l'ouvrage d'un Joyallier habile, qui ajoûte à l'éclat de la matiére qu'il met en uſage, par la délicateſſe de ſon travail.

Ne vous attachez donc jamais tellement à la penſée, que vous négligiez en ſa faveur les régles de l'Art. D'autres que vous n'égalerez jamais, les ont gardées; ce ſeroit une faibleſſe de vouloir vous ſouſtraire au joug glorieux auquel ils ſe ſont aſſujettis.

On peut comparer ces ouvra-

ges négligés (*a*) à une perſpective, qui repréſente, à une certaine diſtance, des objets ac-

REMARQUE.

(*a*) Toute cette allégorie tend uniquement à prouver que ces ſortes d'Ouvrages ne doivent pas être l'occupation *familiere* d'un Bel-Eſprit ; on peut les prendre, à différentes repriſes, pour un amuſement utile ; mais ſi on s'y attache uniquement, qu'on réfléchiſſe ſur leur ſolidité, & que, par une lecture aſſiduë, on ſe donne la peine d'examiner leurs imperfections, on s'ennuye bientôt, ou du moins on ſe repent tôt ou tard d'une application trop inutile, & trop infructueuſe, pour être conſtante. On s'apperçoit du vuide de cette lecture, & enfin on la néglige : c'eſt ce que prouve la comparaiſon de la perſpective.

complis ; mais qui lorſqu'on s'en approche, ne paraît plus qu'un amas de figures tracées par le caprice, & qui ne préſentent plus aux yeux du Spectateur que des traits groſſiers, & confus qui lui cachent les beautés quil voyoit auparavant.

Votre ſituation préſente prouve la juſteſſe de la comparaiſon : tant que fondé ſur la prévention commune, vous n'avez enviſagé dans ces Auteurs que les ſaillies qui leur donnent un certain rang, tant que vous ne les avez conſidérés qu'avec les yeux du vulgaire, lorſque la renommée plutôt que le bon goût, a mis leurs écrits entre vos mains, vous y

avez

avez vû des modéles ; mais quand après avoir détruit les préjugés qui vous attachoient à leur genre d'écrire, je vous ai permis de les examiner de plus près, vous avez ſenti la force de mes raiſons, vous n'avez vû dans leurs diſcours qu'une indolence qui vous a ſurpris, leurs plus grandes beautés vous ont paru languiſſantes, votre eſprit, formé dans la lecture des Corneilles, n'a pû s'accoutumer au ſtile négligé de ces faibles Auteurs, & vous vous êtes livré à l'ennui. Je l'avois bien prévû, c'eſt l'effet ordinaire que produiſent leurs ouvrages, quand une lecture aſſiduë & familiére y fait découvrir les défauts dont vous vous êtes ap-

perçû dans leur ſéjour ; je ne vous l'ai fait connaître que pour vous en convaincre. On peut chercher dans leurs écrits un amuſement agréable ; mais jamais on n'y trouve une inſtruction utile, & néceſſaire. Des raiſons auſſi fortes, appuyées de l'autorité d'un Dieu qui veut perſuader, effaçoient de mon eſprit juſqu'au ſouvenir de mes préjugés paſſés. Je ne ſongeois plus qu'au Parnaſſe. Partagé entre l'eſpérance & la crainte, tantôt flatté des ſoins du Dieu, je me promettois un rang qui flattoit mon ambition, & bientôt convaincu de mon peu de mérite, je n'oſois eſpérer qu'Apollon me ſeroit toujours propice. Je craignois un re-

vers d'autant plus funeſte, que mon élévation prochaine ſembloit me l'annoncer. Qui me répondra, me diſais-je, de l'aide d'un Dieu qui peut-être irrité de ma préſomption, ne cherche qu'à la confondre ! combien de Poëtes que ſa faveur avoit mis au-deſſus des traits de l'envie & de la critique, ſont-ils tombés, avec tout l'éclat qu'une réputation prématurée devoit leur faire craindre ! N'a-t-on pas vû le grand Corneille éprouver l'inconſtance d'un Dieu dont il avoit élevé le Temple, & reconnaît-on dans Pertharite, (a) le

REMARQUE.

(a) On ne reconnaît plus l'Auteur de Cinna dans Pertharite, dans Suréna, dans

fameux Auteur de Rodogune, & de Cinna ? Combien la France n'a-t-elle pas vû d'Auteurs couverts de gloire, & de lauriers immolés aux caprices du mauvais goût triomphant ? Apollon protége les

REMARQUE.

Agéſilas, dans Attila, ni dans Pulchérie ; on ne peut pas lire ſa Théodore. Corneille a porté la Poëſie à ſon plus haut degré ; Cinna, Rodogune, les Horaces, le Cid, Héraclius, Polieucte, Pompée, &c. ſont des chef-d'œuvres uniques ; mais auſſi il ſemble ramper quand il n'eſt pas ſublime, & on ne peut plus lire ſes dernieres Piéces, quand on a lû celles qui lui ont mérité le nom de GRAND : tout le monde eſt d'accord ſur ce point.

Arts, il eſt vrai, il promet à ſes Favoris une gloire qui doit les récompenſer de leurs travaux; mais de combien d'affronts cette gloire n'eſt-elle pas ſuivie? L'Auteur (*a*) du Tartuffe, la gloire, & l'appui de ſon Théâtre, a vû le Public ingrat, & capricieux inſulter à ce même Miſantrope, que toute la France admire aujourd'hui.

Racine (*b*) l'honneur de ſon ſié-

REMARQUES.

(*a*) Moliére. Tous les Beaux-Eſprits conviennent que ſon Miſantrope eſt ſa meilleure Piéce; cependant le ſuccès en fut longtems douteux, & les premieres repréſentations lui furent déſavantageuſes.

(*b*) Racine le ſeul Poëte qui ſe ſoit

cle, & de ſa patrie n'a-t-il pas été lui-même expoſé aux traits bizarres du caprice & de la prévention ? N'at-on pas vû la multitude préférer à ſon meilleur Ouvrage, une Piéce qu'on ne lit actuellement que pour rougir des écarts de l'eſprit humain ? (a) M. Crébillon ce Poëte il-

REMARQUE.

toujours ſoutenu dans ſa perfection, vit pendant quelque tems ſa Phédre prête à tomber, par les efforts de ſes ennemis, qui prodiguoient leurs louanges à celle de Pradon ; on ne peut pas comprendre, comment on a pû balancer un moment entre ces deux Piéces, ſans avouer qu'il y a des révolutions dans les eſprits comme dans les Empires.

(a) On dit que Corneille a repréſenté

luſtre, qui ſemble tenir le juſte milieu entre Corneille, & Racine, voit encore une injuſte cabale liguée contre lui, & jouit à peine d'une réputation que quarante ans de travaux lui ont acquiſe. Voltaire même (*a*) M. de Voltaire a vû des Au-

REMARQUE.

les hommes comme ils devroient être; Racine comme ils ſont, & Crébillon, comme ils ne devroient pas être. On peut dire que ce dernier eſt parfait dans ſon genre, comme les deux autres dans le leur. Il ne faut lire que Rhadamiſte, Atrée, Sémiramis, Electre, & Pyrrhus, pour en être convaincu, malgré toutes les objections ridicules de la critique.

(*a*) M. de Voltaire. On ſçait combien on a vû, depuis quelques mois, de Sa-

teurs connus jaloux de ſa réputation, déchirer par des critiques inſenſées, les Ouvrages qui pouvoient ſeuls conſoler la France de la perte des premiers, & du repos de Crébillon ; & moi, qui ne pourrois eſpérer quelques triomphes, qu'en ſuivant les traces de ces Poëtes fameux, je préſumerois de mes faibles efforts une gloire qui ne doit être réſervée qu'aux leurs, & dont ils ne jouiſſent paiſiblement, que quand le Public qui les perd, immortaliſe leurs cendres par des regrets ſuperflus. Non, continuai-je,

REMARQUE.

tyres, & de libelles courir contre ce grand Homme ; je les déſignerai plus au long, ſur la fin de cet Ouvrage...

je

je me flatte d'une eſpérance vaine, quand je prétendrois égaler ces Auteurs que j'admire, ſçaurois-je ſi le Public daigne un jour applaudir à des Ouvrages, dont il ſemble ne connaître le prix, que quand la décadence des génies qui travaillent pour lui l'oblige à les regretter ? Dois-je ſur un frivole eſpoir, conſacrer mes momens à des travaux peut-être infructueux ? D'ailleurs puis-je ſans orgueil, me flatter d'un ſuccès dont l'impoſſibilité eſt fondée ſur mon âge, (a)

REMARQUÉ.

(a) L'Auteur atteint à peine ſa dix-ſeptiéme année, il a fini ſes Cours de Théologie & de Philoſophie, il a pris ſes degrés en Province ; il travaille à Paris

qui ne me permet pas de courir dans la carriére, où je pourrois l'atteindre ? ...

Mais, que dis-je, la haine des Sots, & la prévention du Public m'empêcheroient de profiter des avantages qu'un Dieu daigne m'offrir ? Et parce que je ne puis comprendre, par quel motif il me prodigue des faveurs auxquelles je n'aſpirois point, je crois entrevoir dans ſes bienfaits la punition de ma témérité ; les ſecrets des Dieux ſont-ils connus aux Mortels ? doivent-ils être l'objet d'une recherche curieuſe ? dès qu'ils ſemblent s'intéreſſer à nos ſuccès, eſt-ce à nous à vouloir en pénétrer les raiſons ? Ce ſeroit s'abuſer de

le croire. Ils peuvent protéger qui bon leur ſemble, c'eſt un droit qui leur eſt eſſentiel. Tout ce que je vois n'eſt pas l'effet des vapeurs d'un ſonge, je veille, je ne puis douter de la préſence du Dieu, il m'invite à le ſuivre, il daigne m'inſtruire, dois-je m'allarmer, & chercher dans moi-même, ce qui peut me l'avoir rendu propice ? Le jeune Télémaque eût mal reconnu les bontés de Minerve, ſi quand elle ſe dévoila à ſes yeux, en quittant la forme de Mentor, il eût employé le peu de momens qu'il jouiſſoit encore de ſa préſence, à l'interroger ſur les motifs de cette bonté qui l'avoit engagée à partager, avec lui, l'eſ-

clavage & l'infortune. Non je n'ai point oublié les projets pompeux dont je flattois mon ambition, quand ce Dieu daigna me ſervir de guide, je ne ſuis point avancé dans la carriére, pour en ſortir avec opprobre, & ma gloire eſt bleſſée par des réfléxions ſi contraires à celles des grands Hommes, que je voulois ſuivre.

C'eſt ainſi que flottant entre la crainte & l'eſpérance, je tâchois de fixer mon eſprit irréſolu, quand le Dieu, qui juſqu'alors avoit favoriſé par ſon ſilence, cet entretien ennuyeux que j'eus avec moi-même, me dit : Quoi ! vous doutez encore de ma protection, & fertile à vous tourmenter, vous vous

livrez à des penſées accablantes, quand tout vous annonce que vos ſouhaits vont être remplis. Vous vous laiſſez abattre à la vuë des obſtacles, que l'exemple des grands Hommes vous invite à ſurmonter. Ils ont tous éprouvé l'inconſtance des jugemens des hommes. C'eſt par là qu'ils ſe ſont élevé des trophées immortels qu'ils n'auroient jamais mérités, ſi la crainte eût glacé leurs eſprits, & s'ils n'avoient pas par leur conſtance, forcé le Public à les admirer.

Quels Héros n'ont pas éprouvé l'inconſtance de la fortune ? Jamais ſe ſont-ils montré plus grands que dans ſes diſgraces ? Les Poëtes ſeuls qui par des voies différentes,

aſpirent au même titre, ſeroient-ils à l'abri des traits de l'ignorance, & de la prévention ? Doivent-ils rougir des critiques qui retombent ſur leurs Auteurs, & qui meurent ſouvent dès leur naiſſance ? Non. Il ſuffit aux grands Hommes de mériter une ſatisfaction, qui ſeule peut animer les eſprits timides & puſillanimes. Les honneurs qu'on rend à leurs rivaux ne les touchent point, ils ſe conſolent dans l'eſpérance certaine d'une gloire qui n'eſt réſervée qu'à leurs efforts. Cette eſpérance leur eſt d'autant plus chére, que leurs propres ennemis ſont tôt ou tard les victimes de leurs triomphes. Les ſuffrages de quelques partiſans éclairés ſont

les ſeuls qu'ils ambitionnent. Ils voyent avec douleur, le mauvais goût dominer pendant un tems ; mais ſa chûte inévitable les tranquiliſe.

C'eſt ainſi que ces Auteurs célébres qui ont immortaliſé les Rois dont ils ont ſenti la magnificence, & la France qui les a vû naître, ont mérité ces lauriers qui ſe flétriſſoient ſur la tête de leurs prédéceſſeurs. C'eſt par des ſentimens dont le vulgaire ſeul méconnaît la nobleſſe, qu'ils ont triomphé des faibles efforts de l'envie, & de la critique ; ils préféroient leurs outrages à la gloire paſſagére, qui fait le bonheur des génies médiocres, & qui meurt toujours avant

eux. Ils ſçavoient que le nombre des ennemis, n'eſt ſouvent qu'une preuve du mérite de ceux qu'ils perſécutent.

Fondés ſur l'exemple de leurs modéles, ils ont appris qu'il étoit plus glorieux de ſouffrir avec les grands Hommes, que de triompher avec leurs Rivaux.

Ne penſez pas que je ceſſe de les favoriſer, quand ils ſemblent être en droit de m'accuſer d'inconſtance. Ces revers que je leur prépare leur ſont ſouvent plus utiles, que les applaudiſſements qu'on leur refuſe.

Un Sot qui ſe voit applaudi, rampe toujours en croyant s'élever. Content de ſes ſuccès qu'il attribue

l'attribue aux graces de ſon ſtile, il ne ſçait pas en changer. Enfin il ſe plaît d'autant plus à être Sot, qu'il croit ſe ſoutenir par ſa ſottiſe même. Un homme d'eſprit, au contraire, qui ſe regle plutôt, ſur les éloges d'un petit nombre d'hommes éclairés, que ſur les ſiflets du Vulgaire, & qui ſe défie de ſes propres ſuccès, ſçait profiter également des faveurs, & des diſgraces du Public. Les éloges des beaux Eſprits, l'excitent à continuer à les mériter, par le mépris de la critique, & cette critique même lui inſpire le noble deſſein de ſe ſurpaſſer lui-même, & par là, il force ſes Rivaux à l'admirer en ſilence.

Enfin les faveurs du Public lui font éviter ce qui pourroit attirer ſa diſgrace, & les diſgraces lui font rechercher, avec plus de ſoin, les applaudiſſemens qu'il ambitionne. Ceſſez donc de croire que je ceſſe de proteger les Auteurs, quand ils ont à ſe plaindre du Public. c'eſt plutôt alors que je leur donne des marques d'une protection plus ſinguliére. Rouſſeau, (*a*) Ne ſe ſeroit-il pas égaré ſur les traces de Quinaut, ſi ſes Opéra euſſent été applaudis, & ſi leur mauvais ſuccès ne l'eût pas averti de ſe ſi-

REMARQUE.

(*a*) Les Opéra de Rouſſeau, n'ont point eu de ſuccès.

gnaler encore, ſur des ſujets qu'il ſembloit négliger, pour courir dans une carriere, où depuis longtems l'Auteur d'Atys (a) & d'Armide, ne craint plus de rival. Oui, ces chagrins paſſagers ſont des écueils ſalutaires qui tracent le chemin qu'on doit ſuivre, la crainte du danger qu'ils préſentent, fait qu'on les évite avec plus d'exactitude.

Comparez, maintenant, ces faibles orages, à la gloire qu'ont

REMARQUE.

(a) Quinaut. Depuis cet Auteur on a vû fort peu de bons Opéra. Tout le monde convient qu'on n'a point encore égalé ſon Atys, & ſon Armide.

acquiſe ceux qui les ont bravés, vous ſerez confus d'avoir balancé un inſtant à me ſuivre. Songez que plus un Poëte a d'ennemis, plus il lui eſt glorieux de les ſurpaſſer.

Vous aſpiriez au titre d'Auteur, j'ai vû que vous cherchiez à vous élever, votre préſomption vous auroit écarté de la cariere où vous vouliez avancer. Déja vous celébriez les conquêtes d'un Roi qui fait le bonheur, & la gloire de ſon peuple. Préſomptueux admirateur de ſes vertus, vous penſiez à l'immortaliſer, par des vers a qui le zéle ſeul peut ſervir d'excuſe. Un projet ſi téméraire vous a attiré mes regards,

j'ai admiré votre choix, votre témérité m'a ſurpris; mais comme je protége toujours, ceux qui conſacrent leurs talens à des héros dignes de cet hommage, j'ai voulu moi-même vous ſervir de guide, dans un travail où mon inſpiration eſt ſi néceſſaire. Je n'ai pas permis, que vos eſſais fuſſent confondus, avec ceux de ces Auteurs mépriſables, que l'intérêt ſeul anime, & qui ſe déshonorent par une flatterie ſervile, & ridicule. Je vous ai fait ſentir la grandeur de vos projets, & les ſoins qu'ils exigeoient, pour vous diſtinguer de cette foule de génies médiocres, qui rampent en croyant s'élever, & qui ſe laiſſent aveugler par la

tendreſſe qu'ils ont pour leurs ouvrages. J'ai vû avec plaiſir, que mes diſcours ont fait ſur vous l'effet que j'en devois attendre ; ce ſont là les ſeuls motifs qui m'ont engagé à vous inſtruire. Je récompenſe toujours, les travaux de ceux que l'amour de la gloire fait agir. La plûpart des hommes ſe contentent de les admirer ; mais les Dieux ne ſe bornent point à des faveurs légéres, qu'ils ne pourroient refuſer ſans injuſtice. Ils ſe plaiſent à répandre des bienfaits, dont ils ne ſont jamais avares envers le mérite : c'eſt un des attributs de la Divinité : c'eſt par une conduite ſemblable, que les Protecteurs des beaux Arts mérite-

roient des autels, dans les monumens qu'ils ont érigés pour leur conſervation.

C'eſt à cette bonté naturelle aux Dieux, que vous êtes redevable de mes bienfaits. Ne vous laiſſez donc pas ſéduire par des idées qui vous en rendroient indigne. Déja vous approchez du Parnaſſe, venez y apprendre à louer, d'une maniere digne de lui, ce Monarque dont vous chantiez les Exploits, dans un tems où vous ne deviez encore qu'admirer, & vous taire.

Des diſcours ſi conformes à mes déſirs, raſſurerent mon eſprit ébranlé par des réfléxions, que j'avois puiſées, peut-être, dans le ſéjour

de l'indolence. Non, grand Dieu, m'écriai-je avec tranſport, les diſgraces ordinaires à ceux qui cherchent à s'immortaliſer, ne m'ont jamais intimidé. L'exemple de ceux qui les ont mépriſés, ſuffiſoit pour m'animer à ſuivre leurs traces; mais je n'oſois me flatter d'une protection, dont ils étoient dignes par leur mérite, & qui ſeule pouvoit ſuffire à leur ambition. Pouvois-je m'attendre à des bienfaits que je ſçavois n'avoir pas mérité? Non. Témoin journalier de l'injuſtice des hommes envers les talens, je ne penſois pas m'attirer les regards d'un Dieu par de faibles diſpoſitions, qui n'annonçoient encore que des travaux infructueux.

tueux. Pardonnez donc aux caprices d'un Mortel qui, loin de balancer à vous ſuivre, regrette tous les momens qu'il n'a pas employés à vous témoigner ſa reconnaiſſance.

Raſſurez-vous, me répondit Apollon, banniſſez de votre eſprit ces idées ſérieuſes qui vous occupent, rappellez, à l'aſpect du Parnaſſe, ces idées agréables que l'eſpérance d'y parvenir, vous inſpiroit autrefois.

Vous voyez ce mont fameux où j'ai voulu vous conduire, examinez le rang que les grands Hommes y ont acquis par leurs travaux, inſtruiſez-vous avec les Muſes des régles auxquelles il vous

faut assujettir, pour mériter d'y être un jour admis. L'instant s'approche, où je dois vous laisser avec elles, déja les ombres de la nuit commencent à se dissiper, & ma présence est nécessaire au monde. Profitez des sages avis de ces Poëtes fameux que, déja, vous pouvez appercevoir. Gravez-les dans votre esprit avec d'autant plus d'attention, que je vous ordonne d'en faire part au Public, à qui vous devez consacrer toutes vos lumiéres. Apprenez aux Auteurs modernes qui semblent oublier les préceptes de Despréaux, qu'en vain un Poëte veut s'élever au Parnasse par des routes inconnuës, qu'il rampe toujours, tant

que la gloire n'eſt pas le ſeul motif qui l'anime à courir dans la carriére. Prouvez-leur par votre exemple, que je protége toujours ceux qui n'ont d'autre but que de s'immortaliſer, par la culture des Arts.

Rappellez-vous les objets qui vous ont frappés dans le ſéjour aimable, en apparence, (a) où vous

REMARQUE.

(a) Si l'on eſt entré dans la penſée de l'Auteur, quand il a fait la deſcription de ce ſéjour, on connaîtra facilement, qu'il n'admet pas une égalité de génie, dans tous ceux qui l'habitent. On n'a pas voulu comparer les Chaulieux, & les la Fare avec l'Auteur *ſuppoſé* de la lettre en vers des pages 36, & 37. On

vouliez vous fixer. Découvrez l'erreur groſſiére, de ceux qui prétendent, qu'on peut parvenir au Temple du goût, ſans exactitude, & ſans juſteſſe. N'oubliez point la différence que je vous ai faite d'un Zoïle, à un Ariſtarque, du ſtile naturel à l'affecté, & du Poëte énergique, & ſublime à l'Auteur libre & négligé.

REMARQUE.

doit s'appercevoir au ſtyle de cette Piéce, que l'Auteur a voulu parodier ces phraſes tendres, & rebattuës, ces jeux de mots inſipides, ces penſées plus triviales qu'ingénieuſes, qu'un Poëte exténué fait valoir dans une déclaration, & qui ſont excuſables dans un Auteur négligé, qui travaille par amuſement, & ſans étude.

Ecrivez vos réfléxions, elles ne ſeront pas inutiles ; on y verra les obſtacles, que les préjugés oppoſent, à ceux qui commencent à les combattre. Les revers qui menacent les Poëtes, vous avoient effrayé, ils pourroient en effrayer d'autres ; c'eſt pour eux que vous devez écrire, les circonſtances les plus légéres, en apparence, ſont, ſouvent, les plus inſtructives.

Craignez d'ennuyer le Public, c'eſt le défaut ordinaire des Ecrivains modernes. Les préceptes les plus ſages, ne font aucune impreſſion ſur l'eſprit, ſi celui qui les donne paraît s'en être écarté, dans ſes propres Ouvrages. Préférez l'enjoûment poëtique, aux réflé-

xions ſérieuſes, & aſſoupiſſantes. Evitez, cependant, le ſtile uniforme de quelques Auteurs, qui ſont toujours ou trop, ou trop peu ſérieux. Sçachez, par une heureuſe diverſité, inſtruire, & récréer vos Lecteurs. N'imitez pas ces Critiques ridicules, qui ſacrifient à la haine qu'ils ont pour leurs rivaux, le bon ſens qui devroit régner dans leurs Satyres. Fuyez auſſi, l'excès contraire de ces panégyriſtes dangereux, qui louent dans leurs protecteurs, les mêmes défauts qu'ils reprochent aux autres : l'un & l'autre excès eſt mépriſable. L'eſtime qu'on a pour un Auteur doit être bornée par la raiſon, & jamais ſage Partiſan de

Crébillon, n'admira ſon Idomenée. (*a*)

Soyez toujours judicieux ; également favorable au mérite, diſtinguez-le toujours, même dans les écarts de l'eſprit des Sots ; c'eſt-à-dire, dans les belles penſées que le hazard, ou l'application a pû leur inſpirer. Enfin louez dans Chapelain même, quelques vers que vous admireriez dans Corneille.

REMARQUE.

(*a*) Idomenée, premiere Piéce de M. Crébillon ; il la fit paraître, à ce qu'il dit lui-même dans la Préface de ſon Atrée, » par une témérité de jeune homme, qui » ne connaît point encore les riſques de » l'impreſſion. »

C'eſt par là, que vous vous mettrez à l'abri des traits de la Satyre. Ceux même que vous critiquerez, verront en vous un Cenſeur équitable, ils reſpecteront vos jugemens, ſans les haïr, ni les craindre.

On ſçait trop combien Boileau, fut utile à ſon ſiécle, pour proſcrire une critique, dont les ſuites ne peuvent être qu'avantageuſes. Moins ſévére, s'il eſt poſſible, tâchez de vous acquérir, comme lui, l'amitié des grands Hommes, ſans vous attirer la haine des génies médiocres. Reſpectez même dans leurs Ecrits, les traits d'imagination qui méritent des éloges. (*a*)

REMARQUE.

(*a*) On doit reſpecter dans les Ecrits les

Déteſtez

Déteſtez la prévention ; ayez ſoin que votre ſtile réponde toujours aux ſujets que vous traitez. Partagez enfin, avec vos égaux, les connaiſſances que vous aurez puiſées dans les entretiens des Muſes. Apprenez-leur les ſoins particuliers que j'ai pris de vous inſtruire, & les motifs qui m'y ont engagé : c'eſt la ſeule marque que

REMARQUE.

plus mauvais, les beautés qu'on y trouve par hazard, & dire avec Boileau :

Un Vers noble, quoique dur
Peut s'offrir dans la Pucelle.

Ce n'eſt que par là, qu'un Critique peut prendre l'Abeille pour ſa deviſe :

Cunctis mella dabit, cunctis ſua ſpicula figet;

j'exige de votre reconnaiſſance...

Pénétré des bontés d'Apollon, je lui dis ; l'impoſſibilité ſeule, grand Dieu, peut borner les déſirs que j'ai, de reconnaître vos bienfaits. Je ſçai qu'en les faiſant connaître, ils m'expoſeront aux traits de l'envie. Elle les révoquera peut-être en doute, ou du moins, elle trouvera contre leur réalité, des raiſons plauſibles dont j'aurai peine à me défendre, ſans votre ſecours. Mais une crainte ſi frivole ne m'arrêtera point. Votre protection m'honore trop, pour que je craigne de la divulguer ; permettez-moi, ſeulement, de l'implorer encore, dans un tems où elle ſeule peut perſuader des

faits, que je n'avancerai que par vos ordres.

Soyez ſûr, me dit Apollon, avec un ſourire aimable, qu'un Ouvrage entrepris pour m'obéir, ne vous ſera point funeſte. Je ſeconderai vos efforts, & vos ennemis, ſans mon inſpiration, ne pourront vous nuire : je la leur refuſerai toujours, ſi vous n'oubliez, jamais, les régles que je vous ai preſcrites.

Je remerciai le Dieu, avec des tranſports de joie que je ne pus lui cacher, & dont rien ne pouvoit altérer la douceur. Déja je faiſois le projet d'un livre, je lui cherchois une titre convenable ; mille idées différentes ſe préſentoient à

mon eſprit, qui vouloit, par la promptitude de ſon travail, témoigner au Dieu la vivacité de ſa reconnaiſſance.

Il s'apperçut de mon agitation. Je vois avec plaiſir, me dit-il, que déja vous penſez à ſuivre mes conſeils; mais vous vous rempliſſez trop tôt de votre projet. Souvenez-vous de ce précepte de Poëtique :

Travaillez à loiſir, quelqu'ordre qui vous preſſe ;
Hâtez-vous lentement... *Boileau.*

Un Ouvrage précipité ne peut être qu'imparfait. Il faut pour écrire avec ordre, étudier longtems ſon ſujet, former enſuite ſon plan, & l'exécuter avec lenteur.

C'eſt une erreur groſſiére, de penſer qu'un Poëte ſoit excuſable, quand il n'a mis que très-peu de tems à faire un mauvais Poëme. L'excuſe eſt ridicule, ſurtout pour un Auteur qui ſans ſe précipiter, en auroit pû faire un parfait.

La précipitation entraîne néceſſairement la confuſion, & l'obſcurité dans un ouvrage : ce ſont les défauts ordinaires de ceux, à qui la vivacité d'imagination ne permet pas de réfléchir longtems ſur ſur les objets qu'ils ont conçus, avec trop de facilité. Défiez-vous toujours, de ces premieres idées qu'un feu poëtique inſpire. Je ſçai que par un hazard capricieux, elles réuſſiſſent quelquefois ; mais

ſouvent elles n'ont d'autre mérite, qu'un déſordre pompeux qui les fait admirer au Vulgaire ; ce déſordre peut faire un Verſificateur empoulé * ; mais il ne peut jamais caractériſer un vrai Poëte.

Le feu de l'imagination ſe ralentit aiſément, s'éteint quelquefois, & ne ſe rallume qu'avec peine ; auſſi voit-on ſouvent des ouvrages animés, languiſſans, & obſcurs ; ſi l'on y remarque de tems en tems des ſaillies aſſez vives, elles ſont plutôt des écarts de l'eſprit de l'Auteur, que des preuves de ſon génie.

Sçachez donc tenir, toujours, un juſte milieu entre le trop de

* Impétueux comme Bréboeuf.

promptitude, & le trop de lenteur. Vous ne devez point, encore, vous occuper d'un Ouvrage qui vous ſeroit inutile, ſans les avis des Muſes. Banniſſez donc ces réfléxions vaines, & commencez à réfléchir ſur les objets qui ſe préſentent à vos yeux.

A ces mots, mes premieres idées ſe diſſipérent. Je me trouvai au pied du Parnaſſe; j'avois franchi, ſans m'en appercevoir, tous les obſtacles qui l'environnent. J'attribuai cet heureux préſage, à la bonté du Dieu qui m'avoit ſervi de guide; je fus étonné d'un ſpectacle nouveau que mes réfléxions précédentes, ou l'éloignement avoient dérobé à ma vuë...

Dans un Païs aux Beaux Eſprits connu,
Eſt un vallon habité par les Muſes,
Vallon, où Sot jamais n'eſt parvenu
Ni par aſſaut, ni par ſecrettes ruſes.

Comme je n'écris que pour les Beaux-Eſprits, & que mon livre pourroit tomber entre les mains de quelques Sots, il eſt inutile de leur nommer un Pays où ils ne parviendront jamais, & que tous les autres connaiſſent.

Au pied du mont, eſt un foſſé bourbeux,
Où mille Auteurs dans la fange croupiſſent,
Du bruit confus de leurs concerts affreux,
De toutes parts, les échos retentiſſent.

C'eſt là, que ces Rimeurs glacés, dont le hazard a quelquefois inſpiré la Muſe groſſiére, ſont réunis avec leurs panégyriſtes. C'eſt dans

dans ces marais que ſont plongés...

Ces Auteurs dont les vers forcés
Couverts d'une infâme pouſſiére,
Chez Barbin, en foule entaſſés
Ne virent jamais la lumiére.

Ces Ecrivains groſſiers que l'orgueil aveugle, & qui n'ont jamais penſé que c'eſt le principal défaut des Cotins, & des Liniéres ; ceux qui, parce qu'ils ont quelquefois croaſſé ſur le Parnaſſe, s'érigent en arbitres de la Poëſie ; enfin les Cenſeurs ridicules de tous les bons Ouvrages s'efforcent, en vain, à grimper au ſommet de l'Hélicon : après quelques efforts inutiles, ils retombent à l'inſtant, dans l'abîme dont ils voudroient ſortir. Leur chûte honteuſe réjouit leurs Ri-

vaux, qui tout couverts de lauriers insultent à leur malheur . . . La haine qu'ils ont contre les beaux-Esprits, augmente à la vuë de leurs triomphes.

Là Chapelain, (*a*) jurant contre sa plume,
Voit de ses vers l'insipide volume,
Dans les marais tristement entassé
Près d'un Pradon, dans la bourbe enfoncé.
Plus loin Pradon (*b*), dans des vers imbéciles
Poussant aux Cieux des plaintes inutiles,
Près d'un Cotin, voit ces mêmes écrits
Que la cabale admira dans Paris.

REMARQUES.

(*a*) Chapelain si connu dans les Satyres, Auteur du Poëme de la Pucelle.

(*b*) Pradon, Auteur de Thésée, & de Régulus ; la cabale l'applaudit pendant un tems.

A cette vuë, leur fureur poëtique s'exhale, par des regrets que leur dicte l'envie. Elle les excite, tantôt à réunir leurs faibles efforts contre les Favoris des Muſes, tantôt à ſe déchirer les uns les autres, par une critique mutuelle de leurs Poëmes.

Ils regrettent les applaudiſſemens paſſagers, que l'ignorance prodiguoit à leurs ouvrages, l'orgueil toujours prompt à les abuſer, les flatte encore de l'eſpérance vaine d'arriver au Parnaſſe. Ils reliſent leurs Ouvrages avec une ſatisfaction ſecrette, qui les perſuade que tôt ou tard, on rendra juſtice à leur mérite.

Cependant ils oſent à peine le-

ver les yeux vers la cime de ce Mont, où ils brûlent de parvenir ; l'aſpect de leurs Rivaux les irrite ; ils vomiſſent contr'eux les injures les plus groſſiéres : quoique leur haine contre les grands Hommes ſoit univerſelle, ils frémiſſent encore à la vuë de Boileau, qui ſemble les braver, par l'air dédaigneux dont il regarde leurs Ouvrages. Les uns lui reprochent avec fureur, de s'être approprié les dépouilles d'Horace ; d'autres oſent encore lui faire un crime, de ces mêmes Satyres, dont ils furent autrefois les victimes ; enfin d'autres plus timides, font d'inutiles efforts pour s'attirer ſon ſuffrage, par des louanges fades, & ridicules qui ne

parviennent pas juſqu'à lui, & qui ſe perdent dans les airs.

C'eſt dans ce ſéjour affreux, que ſont raſſemblés les Pradons, les Bourſaults (*a*), & les Scuderis. Je reconnus quelques-uns d'entr'eux à leur ſtile, qui m'auroit endormi, ſans la préſence d'Apollon, qui vouloit que je fuſſe témoin de leur ignominie.

Vils Ecrivains que la cabale admire,
Eſprits bornés qu'inſpira la Satyre,
Cotins du ſiécle, Auteurs trop peu ſiflés
D'orgueil, toujours, & d'ignorance enflés;
Et vous encor, Ariſtarques ſtériles,
Pradons nouveaux, & modernes Zoïles,

REMARQUE.

(*a*) Auteurs connus dans les Satyres.

N'attendez pas, que vos noms ignorés
Soient dans ces vers, au bon goût conſacrés.

C'eſt dans ces lieux, que je rencontrai tous ces modernes qu'on reconnaîtra tôt ou tard, & qu'il ſeroit inutile de nommer. Leur préſence commençoit à m'aſſoupir, lorſqu'une voix lamentable que j'entendis, ne contribua pas peu à me tirer du profond aſſoupiſſement, où j'allois me livrer. Je portai mes pas vers l'endroit dont ces plaintes me ſembloient ſortir; enfin après une recherche exacte, je crus diſtinguer l'objet dont les cris m'avoient frappé...

Le chef couvert d'une calotte antique,
D'un vieux Rimeur mépriſable relique,

Dans les marais, un phantôme odieux
Levant, à peine, un front audacieux,
D'un geſte horrible, & d'un regard affreux
Lançoit au Pinde, un œil préſomptueux,
Et dans l'accès d'un tranſport poëtique,
Sa Muſe en pleurs, maudiſſoit la critique.

Je frémis à cet aſpect bizarre ; mais quelle fut ma ſurpriſe, quand Apollon, à qui j'avois demandé qui pouvoit être ce Poëte, m'apprit que c'étoit l'Abbé Cotin, qui depuis près d'un ſiécle ſe plaint du ridicule que Boileau lui a donné dans ſes Satyres, & forme des projets de vengeance qu'il lui eſt impoſſible d'exécuter ; en effet m'étant avancé plus près encore, je l'apperçus diſtinctement. Il voyoit avec douleur ſes ſermons, & ſes vers mépri-

ſés, par ceux même qui furent autrefois ſes partiſans. Il ſe plaignoit de la ſévérité de Deſpréaux, qui ſembloit encore lui dire du haut du Parnaſſe :

Et qui ſçauroit ſans moi que Cotin a prêché ?

A la vuë de ce terrible Satyrique, il lui diſoit avec fureur...

Que t'ai-je fait ?... n'ai-je pas comme toi,
Eterniſé les conquêtes du Roi ?
Pradon, Perrin, Bonnecorſe, Liniére
De mon vieux ſtile admiroient la lumiére ;
Hélas ! ma gloire excita ton courroux,
De mon mérite admirateur jaloux,
Tu frémiſſois, odieux Satyrique,
Lorſque Perrault (*a*) fit mon panégyrique...

REMARQUE.

(*a*) Perrault prit le parti de Cotin, contre le Satyrique.

Mais

Mais crains qu'un jour, en dépit de tes vers,
De mes ſuccès rempliſſant l'Univers,
Mon nom fameux, obſcurciſſant ta gloire,
En lettres d'or, gravé par la Mémoire,
Ne faſſe dire aux Ecrivains ſurpris:
Boileau, ſans ton Rival, liroit-on tes Ecrits ?...

A ces mots mille Auteurs s'excitoient à applaudir, par des éloges qu'ils s'efforçoient de mettre en vers; mais bientôt rebutés d'un travail inſipide, ils recommençoient leurs plaintes.

Ils croyent que des lauriers immortels ſeront un jour la récompenſe de ces faibles efforts, toujours recommencés, & toujours interrompus. Ils eſperent que leurs écrits ſeront un jour ſubſtitués,

ſur le Parnaſſe, à ceux de leurs Rivaux.

Je remarquai quelques-uns d'entr'eux, dont l'unique occupation étoit de louer les Ouvrages des autres. L'orgueil ſe ſervoit de ces vils inſtrumens, pour ranimer en eux un eſpoir, que le ſouvenir de tant de projets inutiles pourroit éteindre un jour. Les uns, ſurpris de ſe voir environnés d'un amas de volumes qu'ils ont produits, s'étonnent de ſe voir confondus avec les Auteurs de quelques recueils abrégés de Sonnets, & de Madrigaux. Il ont encore leurs flatteurs qui leur prouvent que bientôt, l'Univers déſabuſé, rendra un juſte hommage à leur

mérite, qu'il ne ſeroit pas juſte que tant de travaux fuſſent privés d'une récompenſe, qui déja leur eſt acquiſe.

Ces Auteurs inſipides de quelques Vaudevilles malins, ou de quelques Satyres qu'on n'a jamais luës, dont les écrits ramaſſés forment à peine un petit volume, ont auſſi leurs admirateurs. Ils leur démontrent, en mille maniéres, que c'eſt l'erreur commune des Libraires, de penſer qu'un gros livre eſt toujours le meilleur; qu'un petit nombre de penſées choiſies, eſt plus aſſuré de plaire, qu'un *in-folio* de fadaiſes, qu'on n'a jamais pû lire entier, & qui n'eſt propre qu'à garnir la

Bibliothéque d'un Collége. Le principe de ces panégyriſtes étoit raiſonnable ; mais l'application qu'ils en faiſoient aux ouvrages de leurs partiſans, me parut inſupportable, & ridicule.

Cependant ces Poëtes ſont encore avides de ces louanges, qui confirment la tendreſſe qu'ils ont pour leurs écrits. Les Auteurs mêmes de ces Satyres, qu'on voit dans quelques éditions, à la ſuite de celles de Boileau, ſont encore environnés de quelques Ecrivains ſtupides, (*a*) qui les ont autre-

REMARQUE.

(*a*) Les Satyres contre les maris, contre les Directeurs, contre les Abbés, contre les Moines, contre les abus, & con-

fois attribués à ce Poëte, par une erreur groſſiere, & qui déſabuſés maintenant, d'une opinion ſi extravagante, oſent encore comparer les unes aux autres, dont le

REMARQUE.

tre les Monopoleurs Eccléſiaſtiques.

J'attaque ici ces perſonnes ridicules, qui parce qu'elles ont lû dans de mauvaiſes Editions, ces Satyres, ſous le nom de Boileau, penſent qu'il en eſt réellement l'Auteur, & n'ont pas eu l'eſprit d'en diſtinguer le ſtile, j'en ai vû de très-opiniâtres ſur ce point, qui non ſeulement ne rougiſſoient pas d'une pareille bévuë, mais qui la ſoutenoient encore; cependant la différence eſt ſi grande, qu'il faut être ou Sot, ou effronté pour n'en voir aucune. Effets du préjugé!

ſtile leur paraît encore égal à celui de ce fameux Satyrique, ils aiment mieux attribuer aux caprices du ſort, la différence qu'on en a faite, confondre Boileau avec Cotin, & ſe complaire dans leur ignorance, que de reconnaître qu'ils ont pû ſe tromper.

Parmi cette foule de panégyriſtes, je reconnus Pelletier, la Serre, & Colletet. Quelques-uns d'eux s'occupoient à ramaſſer en un volume, une certaine quantité de Sonnets, de Madrigaux, enfin de toutes ces fadaiſes qu'ils livroient autrefois à vil prix, à tous ceux qui s'étoient ſervi de leurs plumes. Ils déploroient, à la vuë d'un nombre preſque infini de

Piéces fugitives, l'injuſtice des hommes envers les talens, & la décadence des Arts, ils avoient oublié une partie

De ces vers recouſus, qu'autrefois dans Paris
Ils prodiguoient à juſte prix,
Aux Clercs, aux Laquais, aux Commis,
Bref à tous ceux dont les eſprits
D'un amour *Equivoque* épris,
Eſpéroient plus, de leurs écrits,
Pour apprivoiſer leurs IRIS,
Que des traits du Dieu de Cypris.

Ils tranſcrivoient avec exactitude, cette multitude innombrable de quatrains, de complimens, de ſouhaits de nouvelle année, que l'intérêt leur fit produire, & qu'une troupe de Pédans honoroient de leur approbation. Ils joignoient

à ces fruits inconnus de leur veine, quelques autres Ouvrages qui les ont fait connaître; une certaine quantité de Poëmes, un petit nombre de Tragédies répréſentées une fois, & qui n'ont jamais reparu depuis, quelques Opéra qu'on ne peut plus trouver chez les Libraires, quelques Epîtres flatteuſes adreſſées à leurs protecteurs; enfin ils réuniſſoient dans un même recueil, tous les vers dont ils pouvoient ſe ſouvenir. Satisfaits de leur rang ſur le Parnaſſe, au ſommet duquel ils n'avoient jamais aſpirés, ils ſe plaignoient ſeulement des diſgraces de la fortune.

Ils ſe conſoloient, cependant, perſuadés

perſuadés que l'homme d'eſprit doit ſe rendre les chagrins familiers, par des réfléxions qui les diſſipent. Ils s'occupoient encore à louer leurs modéles, & uniques admirateurs de Cotin, ils lui prodiguoient ces mêmes louanges, dont ils honoroient autrefois les ſoutiens des Beaux Arts.

Je conſidérai, avec attention, ces ſpectacles, ſans plaindre ces différens Auteurs. Victimes de leur préſomption ridicule, je n'enviſageai, dans leur ſort, que la juſte récompenſe de leur témérité. J'eus horreur de quelques-uns d'eux qui gardoient encore, dans ces lieux funeſtes, l'inclina-

tion qu'ils avoient euë à déchirer la réputation des autres, par des libelles diffamatoires. Je reconnus entre eux...

Gacon (*a*) ce Rimeur ſatyrique,
Dont l'humeur perverſe, & cauſtique
Jadis ſe croyant tout permis,
Dans ſes malicieux écrits
Diffama tous ſes ennemis;
Et dans ſes rimes criminelles,
Funeſtes, même à ſes amis;
Oſa répandre dans Paris,
Un infame amas de libelles.

Il ſe plaiſoit encore, à relire ces ouvrages monſtrueux qui lui attirerent la haine du Public. La

REMARQUE.

(*a*) Poëte qui fut la victime de ſes libelles.

perte de ſa liberté qui fut, autrefois, la peine trop juſte de ſes travaux, n'avoit fait aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Il inſultoit aux malheurs de ſes égaux; il reprochoit à Chapelain (*a*) ſon avarice, à Pradon (*b*) ſon ignorance, à tous en général, quelques défauts particuliers, que lui ſuggéroit l'envie, qui ſembloit l'animer. L'horreur qu'on avoit de lui ſe remarquoit aiſément, par les

REMARQUES.

(*a*) On a regardé Chapelain, comme un modéle d'avarice... Voyez le Boléana.

(*b*) Huer la métaphore, & la métonimie :
Grands mots, que Pradon croit des termes de Chimie. *Boileau.*

efforts que ces Poëtes faiſoient pour le fuir.

Vous voyez, me dit Apollon, les ſuites funeſtes de la Satyre, quand la raiſon ne ſçait pas la modérer. Ces Satyriques mépriſables qui fondés ſur la prévention ou ſur une haine injuſte, s'occupent uniquement à nuire, ſont ici, comme ailleurs, l'effroi de tout le monde : craignez un ſort ſemblable ; ſongez que la critique a des bornes qu'elle ne doit jamais franchir. Admirez la prudente diſcrétion de Deſpréaux qui diſtingua toujours le mérite, même dans ceux que la qualité de mauvais Poëtes, rendoit indignes de ſon ſuffrage : c'eſt ſur un ſem-

blable modéle que vous devez vous former.

Voyez l'eſpace immenſe qui ſepare les mauvais Auteurs, du ſéjour de ceux qui habitent avec les Muſes. Faites attention qu'il n'y a aucune différence entre l'Auteur déteſtable, & le Poëte médiocre : Tous deux ont crû parvenir, en rampant, au ſommet du Parnaſſe, & tous deux ſont égaux dans ce ſéjour....

Un Poëte croit, en vain, s'élever par de préſomptueux efforts, il rampe toujours, ſi l'amour de la gloire ne l'a pas rendu digne de mon inſpiration. C'eſt par là que ces Auteurs intéreſſés, qui font un trafic honteux des Beaux Arts,

& qui plus attentifs au gain qu'à l'honneur, ne penſent en travaillant, qu'au prix qu'ils peuvent retirer de leurs ouvrages, ſont confondus ici, avec ceux qui n'ont pas même cherché à s'acquérir, par un heureux travail, les diſpoſitions qu'ils n'ont jamais eûes.

Peut-être un jour l'Auteur du nouveau Monde (*a*) auroit pû

REMARQUE.

(*a*) L'Abbé Pellegrin avoit des diſpoſitions pour le Théâtre, ſon Nouveau-Monde ſera toujours applaudi ; il avoit fait auſſi une bonne Tragédie ſous le nom de Pelopée ; ſon Opera de Jephté a eu du ſuccès &c. Heureux ! s'il n'avoit pas travaillé, uniquement, pour l'intérêt.

mériter une réputation brillante, ſi moins prodigue de ſes vers, il n'eût pas négligé le peu de talens qu'il avoit pour le Théâtre, pour travailler à la Traduction d'Horace, qu'il a rendu ridicule en vers Français. La plûpart de ceux que vous voyez ici, ſe ſeroient ſans doute diſtingués, ſi par une heureuſe expérience, ils avoient pû connaître le genre d'écrire qui convenoit à leur génie. Si Pradon, moins amoureux du Théâtre, ſe fût borné à des ouvrages moins ſérieux, peut-être pourroit-on les lire ſans ennui; mais enyvré des ſuccès que le nombre de ſes admirateurs ſembloit lui promettre, il oſa ſe meſurer

avec Racine, & l'on ſe ſouvient à peine qu'il ait jamais écrit.

Les talens ſont partagés, jamais on n'a vû d'Auteur exceller dans tous les genres différents. Je ſçais que Voltaire, (*a*) eſt le ſeul dont le génie plus univerſel ſe ſoit exercé ſur tout ; Auteur du premier Poëme épique que jamais la France ait avoué, ſes ſuccès ont

REMARQUE.

(*a*) M. de Voltaire eſt le ſeul Auteur qui ait réuſſi dans le genre Epique. Zaïre, Œdipe, Brutus, Céſar, Alzire, Mérope, Mahomet lui ont mérité de juſtes applaudiſſemens. Son Temple du Goût eſt un modéle de critique, ſi l'on excepte l'article de Rouſſeau, ſon génie, pour l'hiſtoire, s'eſt manifeſté de tout tems.

répondu

répondu à ſes travaux. On a vû le même Poëte, qui avoit chanté les exploits d'un grand Monarque d'une maniere digne de lui, partager avec Crébillon, les applaudiſſemens du Public, & prouver aux Français, que les génies ne ſont point encore épuiſés, comme on l'annonce tous les jours. On a également admiré, dans ſon Temple du Goût, le ſel réjouiſſant d'une critique judicieuſe, & délicate ; on a reconnu l'élégant badinage de Marot, dans ſes poëſies vives, & enjouées, & ſa proſe auſſi belle que ſes vers, n'a pas peu contribué à lui acquérir la gloire dont il jouit. Hiſtorien exact, Philoſophe éclai-

ré, il ſemble avoir réuni dans lui ſeul, tous les talens qui ſont partagés dans les autres ; cependant cet Auteur univerſel a vû tomber ſon Temple de la Gloire, (*a*) & ſes Opera auſſi peu lûs que ceux de Rouſſeau, ſont déja tombés dans l'oubli. C'eſt ainſi que les plus grands Poëtes travaillent ſouvent par goût, des ouvrages qui ne

REMARQUE.

(*a*) Quelques ombres, quelques défauts
Ne prouvent rien contre un éloge.. &c.

On eût crû M. de Voltaire univerſel, s'il n'eût pas fait d'Opéra. Il reſte à ſçavoir ſi ce n'eſt pas faire ſon éloge, quand on dit que ſon génie n'eſt pas propre à ce genre d'écrire.

peuvent pas réuſſir entre leurs mains.

Rouſſeau, que Voltaire par une licence poëtique, a exclu de ſon Temple du Goût, cet Auteur qui ſera peut-être encore longtems, l'unique de ſon genre, ce Verſificateur délicat, & ingénieux que j'ai pris plaiſir d'inſpirer à Bruxelles, comme à Paris, & qui tient le juſte milieu ſur l'Hélicon, entre Horace & Boileau, ne s'eſt-il point égaré, quand il a donné au Public ſon Capricieux, & ſa Ceinture magique? (*a*) Son heureux génie auſſi peu propre à la

REMARQUE.

(*a*) Mauvaiſes Piéces de Rouſſeau.

Comédie, que celui de Corneille; (*a*) auroit dû ſe fixer à ſes Poëſies lyriques, & ceux qui le parodient auroient dû déſavouer, toujours, les Piéces Comiques qu'ils ont hazardées ſur la Scène.

N'oubliez donc jamais ce précepte de Poëtique :

Ou ſçachez vous connaître, ou gardez-vous d'écrire.

Si tous les Poëtes s'aſſujettiſſoient à un principe ſi judicieux, Richer

REMARQUE.

(*a*) Les Comédies du grand Corneille, ſi l'on en excepte le Menteur, ne ſont pas dignes de lui. Voyez la Suivante, l'Illuſion, Mélite, la Gallerie du Palais &c.

n'eût jamais fait Sabinus, (*a*) on n'attribueroit pas l'Eléve de Terpsicore (*b*) à Boissy, & la Mothe, (*c*) quelques beautés qu'on trouve dans ses Ouvrages, n'auroit jamais combattu la rime, & l'harmonie : par la même raison, le

REMARQUES.

(*a*) Sabinus & Eponine, Piéce faible; qu'on n'a pas remise au Théâtre.

(*b*) L'Eléve de Terpsicore, Satyre anonime, contre MM. Crébillon, Destouches, la Mothe, & toute l'Académie.

(*c*) La Mothe. Sa Prose, son Inès, son Romulus, ses Macchabées, enfin son Théâtre suffit pour l'immortaliser. M. de Voltaire a défendu contre lui les droits de la Poësie; il avoit fait Œdipe, en Prose.

même Auteur n'eût jamais traduit l'Iliade, il n'eût pas auſſi négligé la proſe pour les vers, quoiqu'on puiſſe excuſer ſes défauts poëtiques, en faveur de ſon Théâtre, & d'un petit nombre de ſes Odes.

Profitez de l'exemple de ces grands Hommes, fuyez un écueil que le naufrage de tant de Poëtes a rendu célébre. Soyez plutôt parfait dans un Art, que médiocre dans tous les autres ; exercez-vous toujours ſur des ſujets conformes à votre goût, l'inclination au libelle, eſt la ſeule, vers laquelle vous ne devez pas balancer : en vain votre eſprit vous y porteroit, craignez le ſort mépriſable de Gaçon.

Déja vous avez parcouru d'un œil attentif, le triſte ſéjour des Perraults, & des Liniéres, il me reſte à vous y faire remarquer quelques Auteurs que vous n'avez pas reconnu, au premier aſpect. Vous avez connu ceux-ci par leurs ouvrages qu'ils admirent encore, vous allez reconnoître ceux-ci, par les Ouvrages des autres qu'ils ſe ſont appropriés. Ce ſont ces plagiaires ridicules, qui ſe ſont toujours ſervi des penſées des autres, & qui les ont déguiſées dans leurs écrits, ſous le voile de leurs expreſſions. Ignorans, même dans leur Art, ils ont défiguré, dans leurs vers, les Auteurs dont ils ont pillé les pen-

ſées, & par là même, ils ſe ſont rendus ridicules, en voulant déguiſer leur ignorance : ſemblables à ces ouvriers imbécilles, qui terniſſent, par la groſſiereté de leur travail, la matiére qu'ils mettent en uſage, on ne reconnaît plus, chez eux, ce qu'ils ont emprunté des autres. L'or même ſe change, dans leurs mains, en un métal vil, & groſſier. Ce ſont eux, enfin, qui dès qu'une idée les frappe, ſe font un vain mérite de la coudre dans leurs Ouvrages, où elle perd toujours une partie de ſa valeur.

Les uns forment leur volume, des débris de quelques Poëtes auſſi ſots qu'eux ; les autres plus heureux dans leurs modéles, mais auſſi

auſſi mépriſables dans leur motif, croyent couvrir leur indigence, des dépouilles glorieuſes des grands Hommes, qui ne les enrichiſſent jamais. Leur ridicule eſt auſſi grand que celui des premiers, mais leur exemple eſt plus pernicieux.

Conſidérez donc ces vils plagiaires qui croyent reconnaître leur génie, dans les écrits dont ils ont abuſés. Voyez cette foule de Poëtes Latins qui profanent dans leur vers, les plus beaux endroits de Virgile; faites attention, auſſi à ces Français modernes qui s'efforcent, en vain, de faire revivre Quinaut, dans leurs Tragédies lyriques, reconnaiſſez l'Auteur de.... Mais non, cachez à la poſtérité,

les noms de ces Auteurs ſtupides, leur mémoire doit périr avant eux : connaiſſez-les ſeulement, pour ſçavoir les diſtinguer de ces grands génies, qui par un tour délicat, & nouveau, ſe ſont rendus maîtres des ſujets qu'ils ont traités après leurs modéles.

L'imitation eſt néceſſaire, dans ces tems, où les Arts ſemblent épuiſés, mais ſoyez original, même en imitant ; ne tombez pas dans les excès de ces Cenſeurs monſtrueux, qui croiroient faire un crime, dit Boileau dans ſon Art poëtique,

De penſer ce qu'un autre a pû penſer comme eux.

C'eſt le défaut de quelques Critiques outrés, qui s'appliquent uni-

quement à rechercher, dans les Ouvrages des Modernes, les penſées des Anciens qu'ils croyent y découvrir. Ce furent ces Zoïles ſévéres qui reprocherent autrefois à Boileau, d'avoir ſçu imiter Horace, & qui reprochent aujourd'hui à Voltaire, d'avoir traduit la Mérope Italienne; * reproches vains, & ridicules, qui retombent ſur leurs Auteurs. Ils ne ſçavent pas diſtinguer l'Imitateur du Plagiaire, & toujours prompts à décider contre le mérite, dès qu'une penſée nouvelle leur paraît ſemblable à celle d'un autre Poëte, ç'en eſt aſſez pour qu'ils la décrient dans leurs Satyres.

* De M. Maffei.

Ce ſont les ennemis des Arts ; ils ignorent encore qu'un Auteur nouveau peut penſer comme Corneille, & s'exprimer comme lui, que les Anciens ont amaſſé les matériaux, & que les Modernes peuvent y recourir, pour élever le Temple du Goût, enfin que les bons Ouvrages ne dépendent plus actuellement, que du choix, & de la diſpoſition.

Les Poëtes doivent regretter ces tems heureux, où le peu de bons Auteurs, & le nombre des ſujets qu'on n'avoit pas traités, laiſſoient, à leur imagination, le champ libre d'inventer, & de diſpoſer ; mais maintenant, que la langue Françaiſe, comme la La-

tine, ſemble épuiſée, par la beauté même des Ouvrages qu'elle a produits, aujourd'hui que mille Auteurs fameux qui vous ont précédés, ont traité tout ce que vous pouriez traiter avec ſuccès, contentez-vous de les ſuivre, d'ajouter à leurs penſées, & de profiter de leurs défauts, pour les éviter. Ces grands Hommes eux-mêmes ont puiſé leurs connaiſſances, dans leurs prédéceſſeurs: l'Amphitrion de Moliére, eſt tiré de celui de Plaute. (a) l'Iphigénie

REMARQUE.

(a) Plaute. Comique Latin; c'eſt ſur lui que Moliére a formé ſon Amphitrion.

de Racine, (*a*) d'Euripide, les beautés de Boileau (*b*) de Juvénal : c'eſt à vous en les imitant d'ajouter à leur éclat par vos travaux, comme ils ont ajouté à celui de leurs modéles : vous avez même un avantage qu'ils n'ont pas eû, vous profiterez, en vous formant ſur leurs écrits,

REMARQUES.

(*a*) Racine a tiré ſon Perſonnage d'Eriphile, d'Euripide; c'eſt à lui qu'il fut redevable du ſuccès de ſon Iphigénie; il l'avoue lui-même dans ſa Préface.

(*b*) Boileau s'eſt approprié toutes les beautés d'Horace, mais il a ſçû le ſurpaſſer, même en l'imitant. Voyez les beaux endroits de ſon Epître à M. de Lamoignon.

des traits qu'ils ont empruntés, & de ceux qui leur ſont propres.

Les meilleurs Poëtes Latins de nos jours, ne peuvent plus que ſe ſervir des phraſes de Virgile, & d'Horace, qu'ils trouvent amaſſées, dans un livre qui leur ſert de guide (*a*); ils tirent tout leur mérite du choix qu'ils en ſçavent faire, & leurs meilleurs vers ne ſont que de riches lambeaux: c'eſt cependant par cette diſpoſition heureuſe que Santeuil (*b*) a mérité une place parmi eux.

REMARQUES.

(*a*) Un *Gradus ad Parnaſſum.*

(*b*) Santeuil, Auteur de l'Epitaphe de M. Arnauld. Ce Poëte a mérité, de nos jours, tous les lauriers de la Poëſie Latine.

La Langue Latine épuiſée depuis le ſiécle d'Auguſte, ne fournit plus de traits nouveaux, la vôtre par ſon heureuſe fécondité, ſemble s'être élevée (*a*) trop haut pen-

REMARQUE.

(*a*) Le malheur des Modernes, dit élégamment un Poëte, c'eſt d'être venu après les anciens. Notre langue a atteint, ſi rapidement, le point de perfection, qui caractériſe les Ouvrages de nos Prédéceſſeurs, que je crains pour elle un revers; la chûte de la Latine me confirme dans ma crainte. Il y a tant d'analogie entre le ſiécle de Louis XIV. & celui d'Auguſte, que la reſſemblance pourroit bien devenir parfaite. On innove tous les jours, & nous ne voyons pas que le Français acquiert plus d'énergie, qu'il n'en

dant

dant le ſiécle de Louis XIV pour ne pas deſcendre ; je crains qu'affaiblie par le nombre des bons ouvrages qui doivent la fixer, vos Auteurs ne ſoient obligés de recourir, un jour, à cette imitation

REMARQUE.

avoit du tems de Corneille. Nous voyons au contraire, nos Auteurs plus froids, & moins énergiques que ceux du ſiécle précédent. On penſe tous les jours, on écrit, on compoſe, les idées ſont bornées, les ſujets s'épuiſent, à peine trouve-t-on une penſée nouvelle. J'avoue que je crains une révolution. Nos Anciens ont exprimé dans leurs vers les penſées des Latins ; ils n'ont, pour ainſi dire, rien fait que d'ajouter à leur éclat par leur travail : verra-t-on des originaux, quand eux-mêmes ne l'ont pas été ?

universelle, (*a*) qu'on doit encore éviter...

Cependant (*b*) tant que la France produira des Bourbons, pour protéger les Arts, des Vol-

REMARQUES.

(*a*) J'entens par cette imitation universelle, que les Français un jour se borneront à imiter les Français, comme nos Latins imitent les Latins; j'avoue qu'on fait encore de nouvelles découvertes; mais il faudroit, je croi, que nos Modernes ne se bornassent point à suivre les Anciens pas à pas, comme ils le font, on pourroit se frayer de nouvelles routes, si l'on s'écartoit un peu de celles qu'ils ont suivies.

(*b*) Ce sentiment me paraît plus naturel que celui de ce vers...

Louis s'éléve, & le siécle est baissé,

taires, des Pirons (*a*), & des Destouches pour les ſoutenir, on doit mépriſer les craintes ridicules de ces Auteurs inconnus, qui crient dans leurs ouvrages, à la ruine, & à la décadence du bon goût. Il vaut mieux penſer avec Boileau, qu'il y aura toujours des Virgiles, tant qu'il y aura des Auguſtes, que de favoriſer l'erreur groſſiére de ces génies obſcurs.

On verra dans tous les ſiécles, de ces heureux Mortels que j'inſ-

REMARQUE.

(*a*) M. Piron, Auteur de Guſtave, de la Métromanie, & de pluſieurs Ouvrages généralement applaudis.

pire ; ma gloire même eſt intéreſſée à ſoutenir un Temple, que ces grands Hommes m'ont élevé. N'en craignez donc point la chûte : je dois encore aux vertus de votre Roi, des Poëtes capables de les célébrer ; je vous dois auſſi ma protection, en faveur du zéle qui vous portoit à le louer : venez donc ; apprenez à lui rendre, par des hommages dignes de lui, le tribut que lui doivent les beaux Arts. Heureux ! ſi vous vous rendez digne de cet honneur, par les travaux qu'il exige...

Vous avez vû l'ignominie des Auteurs que vous ne devez jamais lire, venez connaître ceux qui peuvent vous former ; déja la

nuit a fini ſa courſe, & l'aurore qui paraît, m'invite à diſſiper les ténébres qu'elle met en fuite...

A ces mots, Apollon s'avança vers le Parnaſſe; à ſon aſpect, tous les Poëtes qui m'avoient frappé juſqu'alors, diſparurent à mes yeux. La préſence du Dieu (*a*) dont ils ne s'étoient point encore apperçus, les contraignit de ſe plonger dans leur marais; la terreur paraiſſoit empreinte ſur leur front: tels dans

REMARQUE.

(*a*) Apollon n'avoit pas permis, juſques-là, qu'ils le viſſent, afin que je fuſſe témoin de leur ignominie. Les Dieux ſont maîtres de ſe cacher, ou de ſe découvrir aux yeux des hommes.

les champs de Lawffelt (*a*), les Anglais ne purent ſe ſoutenir à la vûe de leur auguſte Vainqueur, tels, & avec plus de précipitation, ces Auteurs ſe précipitérent, à la vûe du Dieu, dans leurs cavernes marécageuſes. Je fus ſurpris de ce ſpectacle, auquel je ne m'étois pas attendu.

Vous le voyez, me dit Apollon, qui s'apperçut de ma ſurpriſe, ces Poëtes ont toujours écrit malgré moi, ils ont horreur de ceux que j'inſpire; jamais ils n'ont crû que mon aide étoit néceſſaire à leur élévation, & ma préſence les fait frémir; mais à peine aurai-je quit-

REMARQUE.

(*a*) Derniere Bataille de Flandres.

té ces lieux, que vous les verrez paraître, & redoubler avec une nouvelle audace, des efforts toujours inutiles : l'orgueil & l'envie raniment, dans eux, un eſpoir que leurs vils Partiſans entretiennent, par des éloges continuels, & ridicules.

Vous avez été témoin de leurs différéntes occupations, il eſt tems que vous diſſipiez, par des idées agréables, l'ennui que ces lieux ont pû vous inſpirer.

A ces mots, je ſuivis le Dieu, dans des chemins ſecrets, dont je ne m'étois pas encore apperçu, & qui, ſans doute, ne ſont connus qu'aux grands Hommes, ils aboutiſſoient à un ſentier large & riant,

qui conduit par des détours obliques, au ſommet de l'Hélicon.

C'eſt par cette route ignorée de la plûpart des Auteurs du ſiécle, que j'arrivai enfin ſur le Mont ſacré, dont je n'avois encore qu'une idée confuſe, & imparfaite.

Un Auteur que j'apperçus, fixa mes premiers regards, il s'avançoit d'un pas rapide au Temple de Mémoire; il badinoit avec quelques Poëtes, que je reconnus au premier abord; mais quelle fut ma ſurpriſe!

L'Auteur charmant du Suicide (*a*)
A les ſurpaſſer s'empreſſoit,

REMARQUE.

(*a*) Le Suicide, ou Sidney, Piéce Françaiſe de M. Greſſet.

L'amour

L'amour qui lui ſervoit de guide,
Vers le Parnaſſe s'avançoit,
Et d'un pas léger, mais rapide,
Le ſentiment les devançoit.

Dès que ce Poëte aimable nous apperçut, il courut dans les bras d'Apollon, il lui préſenta ſes Ouvrages; le Dieu ſourit en voyant ſon Vert-vert, ſes Ombres, ſa Chartreuſe, enfin un Recueil d'Epîtres que les Graces avoient écrites de leurs mains; il loua ſes travaux, il s'étendit beaucoup ſur l'éloge du Méchant, Piéce nouvellement applaudie, il l'exhorta à travailler pour le Théâtre, avec plus d'exactitude, & lui promit l'immortalité; je lui dis en le quittant:

Trop heureux de ſuivre vos traces,
J'admirai juſqu'à vos défauts,

Et mon eſprit, dans vos travaux,
Reconnut l'ouvrage des Graces ;
Si quelquefois critique outré,
De votre ſage négligence
J'ai blâmé l'aimable indolence :
De vos ſentimens pénétré,
Rougiſſant de ſes ridicules,
Mon eſprit, las de conteſter
Sur de chimériques ſcrupules, (*a*)
Se bornoit à vous imiter.

M. Greſſet me répondit en ſouriant; & pour me punir des traits de critique, où je lui avois autrefois reproché ſon peu d'exactitude, il m'offrit ſon Suicide, & ſon Méchant, j'acceptai ces deux Piéces,

REMARQUE.

(*a*) Sur des ſcrupules d'exactitude littéraire.

dont j'avois déja quelque idée, je reconnus qu'elles n'avoient pas peu contribué à ſon élévation, qui me charma. Le Dieu qu'il avoit ſuivi, *ſans que je m'en apperçuſſe*, l'aſſura de ſon inſpiration, & moi, pour uſer de repréſailles, je lui promis de lui dédier mes Ouvrages, ajoutant, par un trait d'amour-propre, que je l'aſſurois d'un ſommeil tranquille, toutes les fois qu'il voudroit bien les lire.

A peine avions-nous fait quelques pas, que je remarquai encore quelques Modernes qui s'avançoient vers le Temple : ce qui me ſurprit, c'eſt que j'en reconnus quelques-uns, qui n'étoient pas Poëtes, ou qui ne vouloient pas

l'être, entre autres....,

Toi (*a*) par qui l'eſprit enchanté,
Dans tes peintures ſéduiſantes,
Sous les couleurs les plus brillantes,
Enviſagea la volupté;
Qui par une douce impoſture,
Dans tes tendres égaremens, (*b*)
Repréſenta l'art des Amans,
Sous le maſque de la nature;
Toi qui m'appris à l'exprimer,
A le ſentir, à le connaître...
Hélas! je commençois à naître,
Lorſque tu m'appris à l'aimer.

Qui ne reconnaît M. Crébillon fils à ce portrait?... Je reconnus

REMARQUES.

(*a*) M. Crébillon fils.

(*b*) Les égaremens du cœur, & de l'eſprit; Ouvrage du même Auteur.

encore un Auteur comique du ſiécle ...

C'étoit l'amuſant Marivaux, (a)
Il badinoit avec Térence,
Qui lui donnoit la préférence
Sur la plûpart de ſes Rivaux.

Enfin je rencontrai une foule de Modernes qui s'efforçoient d'avancer, & qui s'approchoient réellement du ſéjour des Muſes ...

Guidés, quoique d'un pas timide,
Par l'eſpoir qui les animait,
Je vis les Auteurs d'Alzaïde, (b)

REMARQUES.

(a) M. de Marivaux, Auteur Comique. La Surpriſe de l'Amour, le Préjugé vaincu, la Diſpute &c. ſont autant de chef-d'œuvres de notre ſiécle.

(b) M. Linant.

D'Ameſtris, & de Mahomet. (*a*)
Plus ſublime, plus énergique,
DELAPLACE (*b*) les devançoit,
D'une démarche moins oblique,
Sur l'Hélicon il s'avançoit ;

REMARQUES.

(*a*) M. Delanoue. On n'a pas voulu faire un paralléle d'égalité entre ces trois Piéces. Le Mahomet Second eſt un Ouvrage qui ſuffit pour immortaliſer ſon Auteur. Il n'y a d'autre analogie entre ces Poëmes Tragiques, que celle qui ſe trouve entre trois coups d'eſſai différens, qu'on peut eſtimer plus ou moins, & qui annoncent tous en particulier, les talens de leurs Auteurs.

(*b*) M. Delaplace Auteur de Veniſe Sauvée. L'amour, la terreur, la douleur, ſont les paſſions principales qui animent cette Piéce.